

LE HAUT-PAYS

Journal de la ROYA-BEVERA

N° 3

PARUTION TRIMESTRIELLE

JUIN 1995 - NUMERO ISSN: 077 480



**NUMERO SPECIAL
1945 - 1995
48 PAGES - 80 PHOTOS**

LES COMBATS DE L'AUTHION

LE HAUT-PAYS DEVASTÉ

LA LIBERATION DE LA ROYA

Numéro 32
Juin 1995

Prix : 45,00 Francs

Distribution directe
par l'éditeur.

UN LIVRE EXCEPTIONNEL PUBLIE AUX EDITIONS DU CABRI

L'ALBUM MEMORIAL DES ANNEES DE GUERRE DANS LES ALPES - MARITIMES

ILLUSTRE PAR PLUS DE 500 PHOTOS D'EPOQUE



1939 - 1945

LA GUERRE DANS LES ALPES MARITIMES



LES EDITIONS DU CABRI

Dépôt légal Juin 1995

Directeur de la publication: Michel BRAUN
Revue Le Haut-Pays, Quartier Verpierre,
06540 Breil-sur-Roya

Téléphone: 93.04.46.91 / Télécopie: 93.04.92.23

Numéro CPPAP: 66439

Imprimerie TTG, Zone Industrielle du Haut-Careï, 06500 Menton

PRINCIPAUX POINTS DE VENTE DE LA REVUE «LE HAUT-PAYS»:

NICE: Librairie Niçoise, Librairie La Sorbonne, Librairie Art et Lecture (5, av. Borriglione), FNAC (Centre commercial Nice Etoile), Librairie Rontani (5, rue A. Mari), Librairie La Source (5, rue Bonaparte), Librairie TNL (Centre commercial Nice TNL).

MENTON: Palais de la Presse (rue St.Michel), Maison de la Presse (av. de Verdun), Librairie de la Presse (place St.Roch), Librairie Le Sagittaire, St Exupéry-Loisirs (centre commercial Mammouth), Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais.

MONACO: Librairie La Plume d'Oie.

DRAP: Librairie-Presses Roy.

ST MARTIN VESUBIE: Librairie-Presses Tordo.

ROQUEBILLIERE: Passeron-Presses.

Chez les dépositaires de presse des villages suivants: Tende, St.Dalmas-de-Tende, La Brigue, Fontan, Saorge, Breil et Sospel.

A la station-service Total de Breil-sur-Roya.

A l'Ecomusée de Breil-sur-Roya.

Au centre de vacances Neige et Merveilles à La Minière (St. Dalmas-de-Tende).

LIBRAIRIE DISPOSANT EN PERMANENCE DE LA TOTALITE DES OUVRAGES REGIONAUX EDITES PAR LES EDITIONS DU CABRI:

NICE: Librairie Niçoise, Librairie Art et Lecture (av. Borriglione), FNAC (Centre commercial Nice Etoile), Librairie La Source (5, rue Bonaparte), Librairie Magellan (3, rue d'Italie), Librairie TNL (Centre commercial TNL).

MENTON: Palais de la Presse (rue St.Michel), Maison de la presse (av. de Verdun), Librairie de la Presse (Place St.Roch), Librairie Le Sagittaire.

et chez les dépositaires de presse des villages suivants: Tende, St.Dalmas-de-Tende, La Brigue, Fontan, Saorge, Breil et Sospel.

SOMMAIRE DE CE NUMERO

| | |
|---|----|
| 1945 - 95: IL Y A CINQUANTE ANS LES COMBATS DE L'AUTHION | 3 |
| LES TROUPES FRANCAISES EN BEVERA ET BASSE ROYA | 27 |
| A TRAVERS LE HAUT PAYS DEVASTE: CASTILLON | 28 |
| SOSPEL | 30 |
| LA MOYENNE ROYA | 32 |
| LA HAUTE ROYA LIBEREE | 36 |
| DOCUMENTS | 40 |
| ROYA - BEVERA MAGAZINE | 44 |

Les personnes dont les noms suivent ont collaboré gracieusement à la réalisation du présent numéro:

Mmes. Dominique IELLI et Ariane INCA, MM. José BANAUDO, Henri BERAUD, Michel BRAUN, Bernard COTTALORDA, DREUZY, Yann DUVIVIER, GALLION, Jean-Pierre GARACIO, Jean-Marc GIAUME, LE FAOU, L.N. MASETTI, Pierre MILLO, Armand OLIVIERO, Jean-Louis PANICACCI, et François VIBOREL, ainsi que les Archives de l'Armée française S.I.R.P.A.-E.C.P.A. et la Direction Départementale de l'Equipeement.

En couverture :

Les chars français devant le fort de la Déa. Il sera pris le 14 avril 1945, après une résistance acharnée durant toute la journée des troupes allemandes qui y perdront 12 hommes.

Collection S.I.R.P.A. - E.C.P.A.

1945-1995

IL Y A CINQUANTE ANS: LES COMBATS DE L'AUTHION

Texte du Colonel Henri Béraud
Compléments, mise en page et légendes
José Banaudo et Michel Braun

Hormis dans notre région, peu de gens se souviennent que plus de six mois après la libération des grandes villes de la Côte d'Azur, les combats faisaient encore rage sur le massif montagneux de l'Authion, site défensif naturel contrôlant les vallées de la Vésubie, de la Bévéra, de la Roya, et de là l'accès au Piémont. Tandis que le gros des forces alliées débarquées en Provence avaient remonté la vallée du Rhône puis rejoint le Rhin pour participer à l'offensive finale contre l'Allemagne, la libération de ce coin oublié du territoire national fut laissée à la charge de la 1ère Division Française Libre qui y perdit un grand nombre d'hommes, deux semaines à peine avant l'armistice du 8 mai 1945.

Le colonel Henri Béraud a rassemblé de nombreux témoignages pour retracer «de l'intérieur» cet épisode méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale.

LA 1ère D.F.L. A PIED D'OEUVRE

Fin mars 1945 à Breil, l'oberleutnant Dreser, commandant la 2ème compagnie du Grenadierregiment 107, rentre d'une patrouille lointaine dans le «no man's land». Devant son P.C., il est attendu par son colonel et le général commandant la division, qui vient d'arriver. Le général Lieb, surnommé «le lion de Tcherkassy» (il en est très fier), est encore debout dans sa voiture au toit découvert. Dreser rectifie la position, se présente et rend compte qu'il n'a malheureusement pu ramener aucun prisonnier. Mais il suppose que les Américains ont été relevés. S'étant glissé très près d'un petit poste ennemi, il a entendu chanter «Lili Marlène» en français... Le général entre alors dans une de ses fameuses colères et «passe un bon savon» à Dreser pour avoir osé ramener des renseignements aussi imprécis...

De retour à son P.C. de Ceva, le général Lieb alerte aussitôt les services spéciaux pour avoir confirmation de cet indice qui pourrait se révéler intéressant.

En effet, la 1ère Division Française Libre (ou 1ère D.M.I.) est arrivée du front d'Alsace et, à partir du 15 mars, elle a relevé la 44th Anti-Aircraft Artillery Brigade américaine du major-general Tobin. Elle a trouvé sur place le 3ème R.I.A. (colonel Lelaquet), issu des bataillons F.F.I. du Groupement Alpin Sud et le bataillon étranger 21/XV (commandant Zoldelhyi, alias Michel). La D.F.L. est tout d'abord chargée de fournir une garnison dans les ouvrages du Monte-Grosso, de l'Agaisen et de St.Roch, au dessus de Sospel. Son P.C. est à Beaulieu-sur-Mer.

Sur la Côte d'Azur, la guerre paraît anachronique et déplacée depuis le débarquement du 15 août 1944. Niçois, Cannois et autres habitants, conditionnés par les moyens d'information qui parlent surtout de l'avance des armées alliées en Allemagne, se soucient fort peu de savoir les Allemands à une trentaine de kilomètres, dans la montagne. Les filles se dorent sur les «bunker» du Mur de la Méditerranée, des jeunes font du marché noir, des groupes de «résistants» de la dernière heure et les partis politiques préparent les prochaines élections municipales. Le soir, ce sont les bals, les promenades nocturnes au bord de mer... Mais les habitants de la zone du front sont satisfaits du départ des Hawaïens de la 44ème brigade américaine, à qui ils reprochent leur dédain pour nous autres «pauvres Européens arriérés», leur peu de motivation, leur penchant pour l'alcool, le pillage et le marché noir.

Seuls, les cadres et les hommes de la D.F.L. ont du mal à cacher leur insatisfaction... Ils accusent le général De Lattre De Tassigny de s'être débarrassé des deux divisions d'origine F.F.L., la leur et la 2ème D.B. (expédiée à Royan) qui ne l'adulaient pas. Le capitaine Brisbarre, commandant le Bataillon de Marche n°11, traduit d'ailleurs très bien ce sentiment général:

«Lorsque la division apprit sa désignation pour ce nouveau champ de bataille, ce fut comme une amère désillusion, une espèce de frustration. Nous pensions qu'entre tous, l'Allemagne était pour nous. C'était un rêve vieux de quatre ans. Nous sentions la fin de la guerre proche et nous pensions que cette action était ridicule et sans objet. Nous allions vers une mission qui nous semblait difficile à remplir: énormes difficultés de terrain que nous n'avions jamais connues, troupe pas ou peu instruite, en tout cas n'ayant reçu aucune instruction sur la guerre en montagne, très bien encadrée certes, mais par des cadres eux aussi inexpérimentés. Ajoutez que notre parc auto nous fut retiré et échangé par un échelon muletier, sans palefrenier, dont on ne savait que faire. Le tableau ainsi présenté n'était pas réjouissant, mais nous avions une troupe au mordant, à l'allant magnifique, manoeuvrière par formation (ex-F.F.I.) et tout à fait à son aise dans ce genre de terrain pour s'infiltrer et laisser la réduction des ouvrages bétonnés aux actions du génie, très bien articulé et adapté à l'échelon division. Ce qui dissipa tous les nuages et nous redonna le moral dont les cadres avaient le plus besoin, furent les quelques mots que le général De Gaulle adressa aux cadres réunis au P.C. de la D.F.L. à Beaulieu, le 9 avril 1945»:

La mission confiée à la 1ère D.F.L. était simple: «franchir les Alpes et foncer sur Turin» ! Mais avant toute chose il fallait s'emparer du massif de l'Authion, forteresse naturelle fortement armée et tenue par des troupes ennemies particulièrement combattives.

Pour mener à bien cette opération en zone de montagne les troupes ont été engagées avec une tenue allégée. En conséquence, pour assurer leur ravitaillement en nourriture et en armement, des centaines de mulets ont été mis en mouvement sur les pistes stratégiques conduisant au massif.
Collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.



1945-1995

IL Y A CINQUANTE ANS: LES COMBATS DE L'AUTHION

Texte du Colonel Henri Béraud
Compléments, mise en page et légendes
José Banaudo et Michel Braun

Hormis dans notre région, peu de gens se souviennent que plus de six mois après la libération des grandes villes de la Côte d'Azur, les combats faisaient encore rage sur le massif montagneux de l'Authion, site défensif naturel contrôlant les vallées de la Vésubie, de la Bévéra, de la Roya, et de là l'accès au Piémont. Tandis que le gros des forces alliées débarquées en Provence avaient remonté la vallée du Rhône puis rejoint le Rhin pour participer à l'offensive finale contre l'Allemagne, la libération de ce coin oublié du territoire national fut laissée à la charge de la 1ère Division Française Libre qui y perdit un grand nombre d'hommes, deux semaines à peine avant l'armistice du 8 mai 1945.

Le colonel Henri Béraud a rassemblé de nombreux témoignages pour retracer «de l'intérieur» cet épisode méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale.

LA 1ère D.F.L. A PIED D'OEUVRE

Fin mars 1945 à Breil, l'oberleutnant Dreser, commandant la 2ème compagnie du Grenadierregiment 107, rentre d'une patrouille lointaine dans le «no man's land». Devant son P.C., il est attendu par son colonel et le général commandant la division, qui vient d'arriver. Le général Lieb, surnommé «le lion de Tcherkassy» (il en est très fier), est encore debout dans sa voiture au toit découvert. Dreser rectifie la position, se présente et rend compte qu'il n'a malheureusement pu ramener aucun prisonnier. Mais il suppose que les Américains ont été relevés. S'étant glissé très près d'un petit poste ennemi, il a entendu chanter «Lili Marlène» en français... Le général entre alors dans une de ses fameuses colères et «passe un bon savon» à Dreser pour avoir osé ramener des renseignements aussi imprécis...

De retour à son P.C. de Ceva, le général Lieb alerte aussitôt les services spéciaux pour avoir confirmation de cet indice qui pourrait se révéler intéressant.

En effet, la 1ère Division Française Libre (ou 1ère D.M.I.) est arrivée du front d'Alsace et, à partir du 15 mars, elle a relevé la 44th Anti-Aircraft Artillery Brigade américaine du major-general Tobin. Elle a trouvé sur place le 3ème R.I.A. (colonel Lelaquet), issu des bataillons F.F.I. du Groupement Alpin Sud et le bataillon étranger 21/XV (commandant Zoldelhyi, alias Michel). La D.F.L. est tout d'abord chargée de fournir une garnison dans les ouvrages du Monte-Grosso, de l'Agaisen et de St.Roch, au dessus de Sospel. Son P.C. est à Beaulieu-sur-Mer.

La mission confiée à la 1ère D.F.L. était simple: «franchir les Alpes et foncer sur Turin» ! Mais avant toute chose il fallait s'emparer du massif de l'Authion, forteresse naturelle fortement armée et tenue par des troupes ennemies particulièrement combattives.

Pour mener à bien cette opération en zone de montagne les troupes ont été engagées avec une tenue allégée. En conséquence, pour assurer leur ravitaillement en nourriture et en armement, des centaines de mulets ont été mis en mouvement sur les pistes stratégiques conduisant au massif.

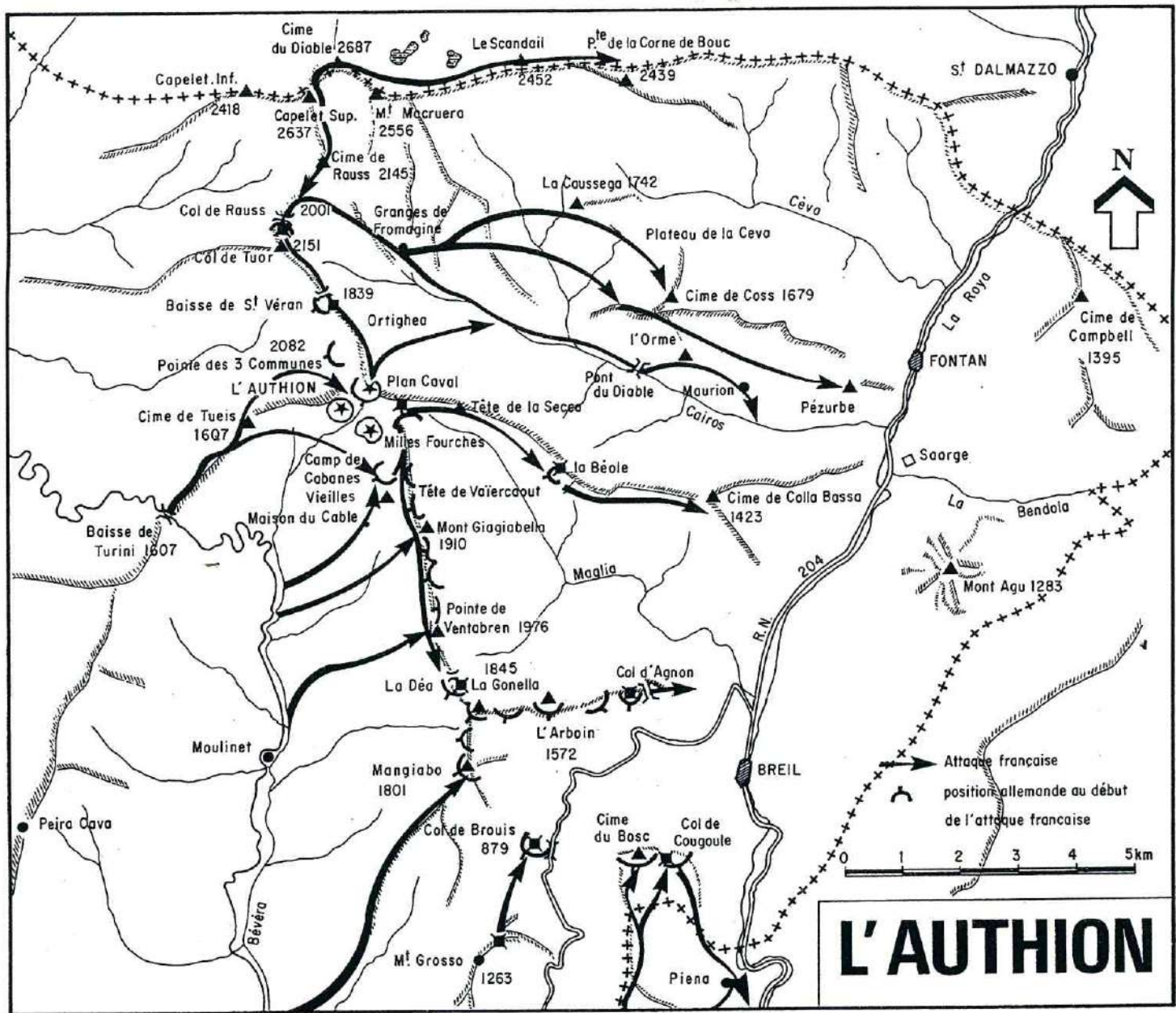
Collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.

Sur la Côte d'Azur, la guerre paraît anachronique et déplacée depuis le débarquement du 15 août 1944. Niçois, Cannois et autres habitants, conditionnés par les moyens d'information qui parlent surtout de l'avance des armées alliées en Allemagne, se soucient fort peu de savoir les Allemands à une trentaine de kilomètres, dans la montagne. Les filles se dorent sur les «bunker» du Mur de la Méditerranée, des jeunes font du marché noir, des groupes de «résistants» de la dernière heure et les partis politiques préparent les prochaines élections municipales. Le soir, ce sont les bals, les promenades nocturnes au bord de mer... Mais les habitants de la zone du front sont satisfaits du départ des Hawaïens de la 44ème brigade américaine, à qui ils reprochent leur dédain pour nous autres «pauvres Européens arriérés», leur peu de motivation, leur penchant pour l'alcool, le pillage et le marché noir.

Seuls, les cadres et les hommes de la D.F.L. ont du mal à cacher leur insatisfaction... Ils accusent le général De Lattre De Tassigny de s'être débarrassé des deux divisions d'origine F.F.L., la leur et la 2ème D.B. (expédiée à Royan) qui ne l'adulaient pas. Le capitaine Brisbarre, commandant le Bataillon de Marche n°11, traduit d'ailleurs très bien ce sentiment général:

«Lorsque la division apprit sa désignation pour ce nouveau champ de bataille, ce fut comme une amère désillusion, une espèce de frustration. Nous pensions qu'entre tous, l'Allemagne était pour nous. C'était un rêve vieux de quatre ans. Nous sentions la fin de la guerre proche et nous pensions que cette action était ridicule et sans objet. Nous allions vers une mission qui nous semblait difficile à remplir: énormes difficultés de terrain que nous n'avions jamais connues, troupe pas ou peu instruite, en tout cas n'ayant reçu aucune instruction sur la guerre en montagne, très bien encadrée certes, mais par des cadres eux aussi inexpérimentés. Ajoutez que notre parc auto nous fut retiré et échangé par un échelon muletier, sans palefrenier, dont on ne savait que faire. Le tableau ainsi présenté n'était pas réjouissant, mais nous avions une troupe au mordant, à l'allant magnifique, manoeuvrière par formation (ex-F.F.I.) et tout à fait à son aise dans ce genre de terrain pour s'infiltrer et laisser la réduction des ouvrages bétonnés aux actions du génie, très bien articulé et adapté à l'échelon division. Ce qui dissipa tous les nuages et nous redonna le moral dont les cadres avaient le plus besoin, furent les quelques mots que le général De Gaulle adressa aux cadres réunis au P.C. de la D.F.L. à Beaulieu, le 9 avril 1945»:





Carte montrant le déroulement des opérations militaires sur le massif de l'Authion en Avril 1945.

Document Henri Béraud

«Messieurs, je suis au courant des sacrifices que je vous demande. La campagne qui s'ouvre sera pénible, je le sais. Elle vous ouvrira les portes du Piémont et vous conduira au Tyrol. Tout ce que vous pouvez faire n'est pas inutile et vous me donnez des arguments pour parler au nom de la France. Nous voulons reconquérir les frontières naturelles de notre pays. J'ai confié cette mission à la 1ère D.F.L. Demain, vous allez attaquer. Bonne chance !»

Après cela, il n'y avait plus qu'à sourire et à foncer... Mais avant de «franchir nos Alpes» et de foncer sur Turin comme l'ordonne la mission confiée à la D.F.L. par le général Doyen, il faut d'abord s'emparer du massif de l'Authion pour exploiter ensuite vers le col de Tende.

Dans les Alpes-Maritimes, la clé du système défensif ennemi est, en effet, constituée par le massif de l'Authion qui commande les deux voies de pénétration vers Nice: les vallées de la Vésubie et de la Roya. Alors que Menton se trouve sous le feu de l'artillerie allemande, la capitale des Alpes-Maritimes n'est qu'à 35 km au sud des positions adverses. Entre la Vésubie, base de départ de l'attaque française, et la Roya, le massif de l'Authion, aux pentes abruptes et dénudées dont certains sommets dépassent 2000 m d'altitude, domine de 1500 m les vallées du Caïros, de la Roya et de la Bévéra. Abordable seulement par des crêtes étroites, il constitue une position défensive naturelle, fortifiée par de nombreux ouvrages anciens et modernes que les Allemands ont eu le temps de retourner contre les Français, tandis que de nombreuses mines et pièges ont été posés tout au long des voies d'accès possibles. Ce puissant système défensif barre l'accès du col de Tende, voie naturelle d'invasion, comme il barrait la route de Nice aux Italiens en 1940.

Le massif est tenu par le 11ème bataillon du Grenadierregiment 107 (hauptmann Meinel) avec P.C. à Colla-Bassa. Plus à l'est, le 1er bataillon

(hauptmann Sunkel) tient la vallée de la Roya et a installé ses avant-postes à hauteur du col de Brouis - cime du Bosc - croix de Cougoule. Le 11ème bataillon n'a pas été reconstitué. Le G.R. 107, régiment d'active d'Idar-Oberstein, a participé aux campagnes de France et de Russie (1941-44), où il a subi de très lourdes pertes. Il est commandé par l'oberst Gronau, ancien champion d'équitation, bien connu dans les milieux hippiques.

Si l'on a longtemps cru aux «armes miracles», les grenadiers allemands sont maintenant sans illusion sur l'issue de la guerre, car les Américains occupent déjà la région de Coblenz. Bien que sans nouvelles de leur famille, le moral reste bon. Les alliés ayant la maîtrise de l'air, les Allemands sont obligés de réaliser tous leurs mouvements et ravitaillements de nuit. Après avoir précisé la ligne de résistance ennemie par des reconnaissances profondes, le général Garbay, commandant la D.F.L., a préparé l'opération «Canard» avec sa minutie habituelle. C'est un Franc-Comtois qui a rallié la France Libre dès 1940 et a participé à toutes les campagnes de la D.F.L. Il confie à la 4ème brigade du colonel Delange l'exécution de la mission principale: la prise de l'Authion, qui se décomposera en une action frontale sur les forts anciens de la Forca et de Mille-Fourches, et en une action de débordement par le nord, sur le col de Rauss et la baisse de St.Véran. Le colonel Raynal, commandant l'infanterie divisionnaire, est chargé de coordonner l'action principale avec les deux opérations secondaires prévues:

- l'une en direction de Breil, menée par la 2ème brigade du colonel Gardet, chargée d'enlever la cime du Bosc et le col de Brouis.
- l'autre au nord-ouest, menée par le 3ème R.I.A. vers le pont du Roi et les Capelets, par la Gordolasque.

Le jour J est fixé au 10 avril 1945 et le P.C. tactique de la division s'installe à Peira-Cava.

Quelle est la valeur des unités d'attaque ? L'isolement qu'avait connu la D.F.L. pendant plus de deux ans au milieu de ses alliés britanniques ne pouvait donner qu'un esprit de corps très farouche, entretenu par un noyau de «free French». Mais cette poignée de Français Libres s'était vue grignotée par les derniers combats d'Italie et de France. Ils rappelaient qu'il n'y a pas plusieurs manières de servir son pays les armes à la main, soulignant l'ancienneté du volontariat et n'admettant qu'un engagement total. De cette sensibilité particulière était né un certain style dont les jeunes recrues F.F.I. furent vite imprégnées. Depuis son arrivée en France, la D.F.L. avait accueilli des milliers de volontaires, individuellement ou en unités comme le maquis de Chambarand ou le 11ème R.C. du Vercors, pour relever les tirailleurs africains très sensibles au froid. Toutes les races étaient représentées à la division: blanche, noire, jaune et même rouge (volontaires boliviens et colombiens). Elles ont formé une grande unité où chacun, du général au dernier brancardier, est engagé volontaire pour «une certaine idée de la France» et sa libération.

Le génie divisionnaire a recherché toute la documentation concernant les ouvrages de l'Authion, tant anciens que modernes, détenus par le génie local. A l'aide de ces documents, il a construit une maquette d'environ 5 m x 5 comportant la figuration précise des ouvrages, des routes et des mouvements de terrain. Cette maquette est exposée à Beaulieu où les chefs de corps, accompagnés de leurs commandants de compagnies et des chefs de sections d'assaut vont l'étudier minutieusement.

Mais les Allemands se doutent de quelque chose. Ils se sont assez vite rendu compte qu'ils avaient changé d'adversaire en constatant un regain d'activité de patrouilles beaucoup plus dynamiques devant leur front. Vers le 1er avril, l'oberfeldwebel (adjudant-chef) Preiss, qui commande la base arrière de son bataillon à Maurion, a la grande surprise de recevoir le fameux Skorzeny, ce spécialiste des opérations commandos devenu célèbre par la libération du Duce au Gran-Sasso. Il est accompagné de quatre Corses en tenue américaine, qui est celle de la D.F.L. Ils sont chargés de s'infiltrer dans les lignes françaises pour «interviewer» leurs compatriotes, nombreux à la division. Deux jours plus tard, les agents corses rentreront dans les lignes allemandes avec des renseignements précis sur une attaque imminente. Ils ont vu des chars, mais ils insistent surtout sur les moyens mis en place par le génie français pour réparer rapidement les coupures de routes.

9 AVRIL 1945

Ce jour-là, une action de diversion est effectuée par la Marine Nationale française pour attirer l'attention de l'ennemi sur le secteur côtier. Les deux croiseurs «Gloire» et «Duguay-Trouin», ainsi que deux torpilleurs, se trouvent au petit jour au large de la Riviéra des Fleurs. Vers 8h30, l'officier de liaison placé en observation sur la crête frontrière demande par radio l'ouverture du feu. Le «Gloire» tire à une distance de 15 km sur les ponts routier et ferroviaire de Vintimille, avec réglage par observateur aérien. Il faudra 200 coups de canon pour ouvrir dans chacun de ces objectifs des brèches assez larges pour interdire tout passage de «Panzer» ou de moyens motorisés. Pendant ce temps, les autres bâtiments bombardent les objectifs assignés, notamment Bordighera. L'axe principal de l'offensive du lendemain étant assez éloigné de la côte, les croiseurs regagnent leur mouillage le soir, tandis que les chasseurs et les patrouilleurs croisent au large. Le groupe de chasse 2/6 a effectué seize missions de bombardement en piqué sur les ouvrages de l'Authion. Pendant cette opération de diversion, les unités d'attaque se mettent en place. De longues colonnes de camions américains, chargés de soldats qui chantent, grimpent les routes en lacets pour les amener à l'arrière des lignes. Si certains pensaient encore rester au repos sur la Côte d'Azur avant de monter en Allemagne, leurs dernières illusions viennent de s'envoler. Dans les localités, les habitants font de sombres pronostics sur l'Authion: forts énormes, casemates, mines, S.S. et fascistes italiens...

Alors que les vrais Alpains considèrent l'Authion comme de la «montagne à vaches», les hommes de la D.F.L. qui la découvrent sont très impressionnés. Le sous-lieutenant Sautreau (1/B.M. 21) en a gardé un souvenir peu euphorique: *«Il faut bien avouer que nous n'étions pas très à l'aise dans une telle nature, devant ces pentes vertigineuses, ces contre-pentes où l'ennemi nous attendait, ces sommets effrayants semblant toujours déserts mais qui nous scrutaient, ces forts sinistres et meurtriers, cette neige, ce vent, ce froid. Décor impressionnant, hostile, inconnu de la plupart d'entre nous, pour qui combattre à plus de 1500 m avec nos piètres équipements était quand*

même une sacrée première» !

Mais le moral reste excellent... En colonne par un, les compagnies partent à pied pour gagner leur base de départ. Ces marches, pour des fantassins inexpérimentés en montagne, sont pénibles. Le B.M. 21, par exemple, parti de l'ouvrage C.O.R.F. de Flaut (870 m), doit commencer par escalader le mont Pela (1519 m) et la pointe de Rugger (1976 m), tandis que le B.M. 11 se glisse dans la vallée de la Bévéra, mille mètres plus bas que ses objectifs. Le groupement nord n'a pu déboucher en direction de Colla-Longa en raison des très mauvaises conditions atmosphériques: pluie et tourmente de neige.

Certaines compagnies, comme la 3/B.M. 21, se sont déjà arrêtées à 10 heures du soir, après sept heures de marche harassante, guidée par des agents attachés aux services spéciaux... de la Marine. Elle s'installe sur la pointe de Rugger qui, selon le journal de marche de la compagnie, rédigé par le lieutenant Gras: *«est si aiguë et étroite que nous avons de chaque côté le vide au-dessous de nous. Faute de couvertures (elles sont restées sur les mulets), chacun cherche dans les rochers un coin à l'abri du vent glacial qui souffle à ces 2000 m d'altitude. Par petits groupes, nous nous serrons les uns contre les autres pour nous communiquer un peu de chaleur. C'est ainsi, à grelotter et à claquer des dents, que se passe la nuit, une nuit interminable et sans sommeil»...*

En arrière de la cime de Tueis, penchés sur une carte d'état-major avec leur chef de section, les petits gradés étudient le terrain. Les hommes perçoivent vivres et munitions, et ils équilibrent leurs équipements pour porter tout ce poids supplémentaire. Les jeunes du B.I.M.P. vivent leur veillée d'armes et pour beaucoup ce sera le baptême du feu. Ils sont moins gais que d'habitude, presque graves. Les anciens, peu nombreux, évoquent les campagnes du désert, d'Italie, le débarquement de Provence.

En face, dans la nuit, le reserve offizierbewerber Storz (candidat officier de réserve), détaché de Kufstein comme instructeur-montagne, transmet au P.C. de sa compagnie qu'il entend des cliquetis de chenilles et les reprises caractéristiques de moteurs d'engins blindés dans une montée. Son commandant de compagnie lui demande s'il n'est pas *«un peu fatigué par l'altitude, car l'engagement de chars en haute montagne est une chose impossible»*.

Et pourtant Storz a bien entendu. C'est le renfort blindé du 1er R.F.M., composé de six chars légers et de deux obusiers. C'est sur une idée du lieutenant de vaisseau Barberot (1er escadron), très controversée par nombre d'officiers chevronnés de la division, qu'il a été décidé d'employer des chars sur un terrain aussi inhabituel.

10 AVRIL 1945

A 4 heures du matin, le dispositif français s'ébranle. Tenue allégée: blouson américain, musette contenant un chandail, munitions, boîtes de ration K. Le point faible de l'équipement, ce sont les chaussures U.S. à semelles de caoutchouc lisse, parfaitement inadaptées à la montagne. Les ballots de couvertures suivent sur les mulets. Ces bêtes de somme sont en général menées par des volontaires du bataillon étranger 21/XV. C'est ainsi que le B.M. 11 héritera de cent mulets et de soixante-sept muletiers, en majorité italiens.

L'action principale

Le B.I.M.P., chargé de la manoeuvre principale, l'a articulée en trois temps:

- la 1ère compagnie prend pied sur le rebord ouest de l'Authion;
- la 3ème par Turini et Trabuc arrive à la maison du Câble et sur la tête de Vaïercaout;
- la 2ème par la route, avec les chars, arrive sur Cabanes-Vieilles. Elle occupe le carrefour à la cote 1790,5 et établit des bouchons sur les chemins de repli ennemi.

Ensuite, c'est l'attaque de Mille-Fourches puis des autres forts, par les groupes d'assaut, soutenus par l'infanterie. En raison de la perfection du camouflage des emplacements ennemis, les observatoires ne peuvent rien signaler. A 8h30, la 1ère compagnie (capitaine Picard) du B.I.M.P. démarre. Elle traverse la baisse du Camp d'Argent, où les mortiers du bataillon, les blindés des fusiliers marins et les postes de secours attendent leur tour d'intervenir, puis, en colonne par un, s'enfonce sous les mélèzes du «no man's land» tandis que l'aviation fait du «bombing» et du «straffing» sur les forts anciens de la Forca et de Mille-Fourches depuis 7h45. Elle est chargée d'enlever l'éperon qui précède la Forca, et sa possession conditionne toute avance.



Les photographes de l'Armée ont réalisé leurs reportages au coeur même des combats: ci-dessus lors de l'attaque de Cabanes-Vieilles. Photos E.C.P.A.

A 9h00, début de la préparation d'artillerie contre les ouvrages de l'Authion. Criblée d'éclairs et d'explosions, la montagne gronde et l'écho multiplie les sèches détonations des départs et des arrivées. Pour l'observateur lointain, le spectacle est grandiose. A 9h30, l'artillerie allonge son tir et tire à obus fumigènes sur les pentes pour établir un rideau protecteur devant l'infanterie qui colle au barrage roulant. La 2ème section part à l'attaque et en direction de la cote 2068. A 9h40, la 1ère section (lieutenant Duchêne) démarre à son tour vers le piton situé au nord de 2068. Le terrain d'attaque est une pente particulièrement dénudée.

La 2ème section atteint son objectif mais ne peut le dépasser, car elle est arrêtée par un solide réseau de barbelés et elle se bat à la grenade avec les Allemands installés dans la contre-pente. En arrivant au sommet du piton nord, la 1ère section est accueillie par des tirs de mitrailleuse et des jets de grenades venant d'une tourelle blindée et des tranchées avoisinantes. Le lieutenant Duchêne, blessé au ventre, roule dans un trou et un de ses hommes, touché à mort, tombe sur lui. Plusieurs soldats se précipitent vers leur lieutenant, mais il leur dit «laissez moi et faites votre boulot». Ce furent ses dernières paroles... Le combat continue à la grenade et au pistolet-mitrailleur. Les «marsouins» tiennent dans leurs trous, encombrés de morts et de blessés. Un fusil-mitrailleur de 2068 qui tente de les aider est neutralisé par un tir de mortiers.

A 10h00, la 2ème compagnie du B.I.M.P. (lieutenant Thomas) entre en action sur la route de Cabanes-Vieilles, dominée sur le flanc ouest par les forts de la Forca et de Mille-Fourches. C'est la route des ouvrages, abrupte des deux côtés. La compagnie tombe sur une coupure antichars d'une quinzaine de mètres que le génie va réparer à l'abri d'une nuage fumigène. puis, la 2ème compagnie reprend son mouvement, accompagnée par les chars du 1er R.F.M. Il faut déminer, aménager des passages sous le tir de l'artillerie ou des tireurs d'élite qui ne se replient que lentement. Les chars de char, qui précèdent leur engin à pied pour les guider dans les passages difficiles de cette route montagneuse, offrent des cibles de choix. A 500 m des premières maisons du camp de Cabanes-Vieilles, les deux chars de tête sautent sur des mines et restent immobilisés, chenilles brisées. Les chars sont suivis par l'obusier automoteur de l'enseigne-de-vaisseau Dieudonné, conduit par le chauffeur Candelot.

A 10h30, la 3ème compagnie du B.I.M.P. (capitaine Golfier), chargée d'attaquer Cabanes-Vieilles par le sud, aborde la maison du Câble. Elle se heurte à de nombreuses mines antipersonnel et à des haies de barbelés. Malgré les pertes et les tirs de quatre mitrailleuses, le sergent Couraud pénètre dans le bâtiment avec deux soldats, enlève une mitrailleuse, mais est ensuite chassé par une pluie de grenades qui tue ses deux hommes. Le reste des deux sections d'attaque étant cloué sur place, il faut se replier de 200 m pour reprendre du champ et passer la main à l'artillerie.

A 15h00, l'attaque est reprise, au milieu des éclatements de mines et de grenades. Mais la deuxième position (tête de Vaïercaout) protégeant la première, inflige des pertes sévères aux Français. C'est un nouvel échec très coûteux: le lieutenant Savary est blessé. La 3ème section part recon-

naître la tête de Vaïercaout (1817 m) après avoir contourné la maison du Câble. Mais elle est accrochée et son chef note qu'on tire sur la section de trois côtés... Pour le capitaine Golfier, «la pente était tellement abrupte que, même sans l'ennemi qui nous attendait, la montée jusqu'au Vaïercaout constituait pour les hommes une véritable performance» !

Vers 18h00, le calme revient. La compagnie, qui a subi de lourdes pertes (quatre tués, vingt-trois blessés dont trois chefs de section), se cramponne pour la nuit sur la pente à une centaine de mètres du sommet. Les hommes ont soif, faim, et tout le monde, vêtu de treillis américain, gèle. Quelques infatigables vont faire six heures de marche pour rapporter, à l'aube, un peu de ravitaillement et des couvertures.

A la 1ère compagnie, la situation est encore moins brillante. Les tirs de mortiers font toujours des victimes. A 15h00, la section Duchêne, réduite à sept hommes valides, est obligée d'évacuer le piton nord. Les sommets de la ligne de feu sont couronnés d'explosions. Toutes ces fumées forment des nuages qui vont stagner dans les ravins. Les brancardiers brancardent sans arrêt... A 17h30, la section antichar et un groupe de mortiers, combattant en voltigeurs, reprennent le piton nord, mais la «tourelle blindée» empêche tout mouvement.

Il s'agit plus précisément d'un emplacement d'arme automatique protégé latéralement avec des murettes de pierres et des sacs de terre, avec un toit solide recouvert de tôle forte. Elle est traitée, sans résultat, à la mitrailleuse de 12,7 mm. En attendant l'arrivée du lance-flammes de la section d'assaut, l'aspirant Petitjean rampe jusqu'à la tourelle et lance une grenade défensive par le créneau, mais il y laisse son avant-bras sous une rafale tardive de pistolet-mitrailleur. Les tirs de mortier sont toujours aussi meurtriers. La section, maintenant aux ordres du sergent-chef Humbert, est réduite à quatorze hommes. Mais vers 18h00, la section d'assaut arrive et traite au lance-flammes la tourelle, déjà soulevée de son embase par la grenade de l'aspirant Petitjean. Cette fois-ci, les Allemands déjà choqués par la préparation d'artillerie et de mortiers ne résistent pas au lance-flammes: la tourelle est détruite et le piton occupé. A 22h00, relève des survivants par la section de pionniers.

L'héroïque obstination avec laquelle les «marsouins» se sont accrochés à l'éperon de la Forca a permis aux autres unités d'attaquer et d'utiliser des chars sur la route de Cabanes-Vieilles, commandée par ces hauteurs. Mais la facture payée par la 1ère compagnie et la section antichar-mortiers du B.I.M.P. est très lourde: vingt-cinq tués, quarante blessés. Seuls les corps des tués de la 1ère compagnie demeureront, jusqu'au 13 avril, sur le piton nord sans cesse soumis aux tirs d'artillerie et de mortiers amis ou ennemis, et dont les abords sont battus par les armes automatiques de la crête de l'Ortighéa.

Pour garder le flanc droit de l'action principale, un élément du B.M. 11 a été chargé de s'installer sur la ligne de crête Giagiabella - Ventabren qui domine le camp de Cabanes-Vieilles au sud-est. Pendant ce temps, plus au nord, la section de pionniers du B.M. 11 (sous-lieutenant Lemièr) et la section de 5ème compagnie (sous-lieutenant Henry) ont progressé vers les arêtes

rocheuses du mont Giagiabella (1911 m). Après une préparation d'artillerie, le sommet est coiffé à 18h00. Toute installation au-delà est difficile, car elle se heurte à des armes automatiques postées dans la contre-pente et aux tireurs juchés dans les arbres. Profitant de l'essoufflement et de la confusion relative qui règne chez tout assaillant qui vient de s'emparer d'une crête, les grenadiers allemands déclenchent la contre-attaque, soudaine et brutale, qui prend la section Lemièrre à revers et par la gauche. A court de munitions et épuisées, les deux sections sont rejetées au bas de la pente et se regroupent sur le Baus d'Ando (1695 m).

Le col de Raus

A l'aile gauche, l'élément chargé du débordement du massif par le nord, a avancé très difficilement vers le col de Raus sur ses deux axes de marche. Le terrain est très accidenté et manque de bonnes pistes. En début d'après-midi, la compagnie d'éclaireurs-skieurs du lieutenant Montel est arrivée sur la cime de Raus (2160 m) et essaie de descendre vers le col mais, prise à partie par des mortiers, elle est obligée de se replier derrière la cime. Cette compagnie est formée en grande partie d'engagés volontaires, renforcés de montagnards des Basses et Hautes-Alpes qui ont été rappelés au début février. La 3ème compagnie (capitaine Muller) du B.M. 21 avance sur l'autre axe.

A 16h00, la section de tête de la 3/B.M. 21 occupe la cime de Tuor (2149 m). Les deux pitons dominant le col d'un part et d'autre sont ainsi tenus par les Français. L'ouvrage du col de Raus (2000 m) est à leurs pieds. Construit avant-guerre par la main d'oeuvre militaire, il comprend deux blocs d'entrée, deux blocs mitrailleuses et une cloche observatoire, reliés par une cinquantaine de mètres de galeries souterraines. Tout y est immobile et silencieux. Le capitaine Muller prépare avec minutie les détails de l'attaque. Il installe les mitrailleuses de la compagnie en base de feu sur la cime de Tuor.

A 18h00, tout est prêt. Profitant du tir de préparation de 15 mn effectué par la compagnie de canons d'infanterie de la brigade, la section du sous-lieutenant Cailliau (neveu du général De Gaulle), renforcée de deux lance-flammes de la section d'assaut de la Légion, a pu pousser jusqu'à une centaine de mètres de l'ouvrage; ceci a été possible car la C.C.I. tire perpendiculairement à la direction d'attaque. A la levée du tir, la section Cailliau dévale en hurlant vers l'ouvrage. Elle occupe rapidement les tranchées qui entourent les blocs. Quelques coups de roquettes, grenades fumigènes, et huit Allemands sortent de l'ouvrage les bras en l'air.

L'attaque n'a pas duré un quart d'heure et n'a coûté qu'un blessé. La surprise a été complète, car les grenadiers avaient leur attention tournée vers les éclaireurs-skieurs de la cime de Raus, et ils viennent d'être pris par derrière, «à la marsouin» ! Les Allemands ont d'ailleurs très vite appris la chute de l'ouvrage, car jusqu'à la tombée de la nuit ils vont harceler au mortier la compagnie qui s'est installée sur la défensive pour la nuit.

Le col de Brouis

La 2ème brigade, chargée de couvrir la droite de l'opération principale, doit s'emparer du col de Brouis (879 m) et des crêtes qui le dominent. Malgré les tirs des «snipers», la 2ème compagnie renforcée (capitaine Palenc) du 22ème B.M.N.A. s'est glissée sur les pentes de la Gonella et a réussi à s'installer sur le Mangiabo (1821 m) qui surplombe le col de Brouis au nord-ouest. Le B.M. 4, lui, est chargé d'enlever l'ouvrage du col de Brouis et la cime du Bosc (1124 m) qui le domine à l'est. Côté allemand, ces deux points sont tenus par la 3/G.R. 107. La base de feux d'infanterie sera renforcé par les deux canons de 75 sous tourelle (bloc 5) et les deux mortiers de 81 sous casemate (bloc 4) de l'ouvrage du Monte-Grosso, tenu par les Français, qui domine celui du col de Brouis de ses 1266 m.

L'opération, basée sur la surprise, se déroulera en deux temps:

- Deux sections renforcées commandées par le capitaine Chabert, démarquant à 5h30, sont chargées de coiffer la Croix de Cougoule, de s'emparer de la cote 1010 et des pentes nord-ouest de la cime du Bosc, face au col de Brouis. Ensuite, elles devront éventuellement participer à la prise du col par un appui feu.

- Deux sections de la 2ème compagnie et la section de pionniers, sous les ordres du capitaine Carreyre, doivent «sauter» sur l'ouvrage du col, dès le signal «Bosc occupé» lancé par radio.

- Au cas où la surprise échouerait, les deux opérations seraient reprises avec l'appui de l'artillerie.

A 7h00, la cime du Bosc est atteinte; une demi-heure plus tard, la cote 1090 et les points ouest du Bosc. Mais l'attaque de l'ouvrage de la Croix de Cougoule, menée par la section Fillaud partant de la cote 1126, échoue sur

les mines et les armes automatiques de l'ouvrage. Cet ouvrage, construit avant-guerre par la main d'oeuvre militaire, a deux entrées, deux blocs mitrailleuses et environ 80 m de communications souterraines. En surface, l'ouvrage comprend trois blocs pour fusils-mitrailleurs reliés par des tranchées réaménagées par les Allemands.

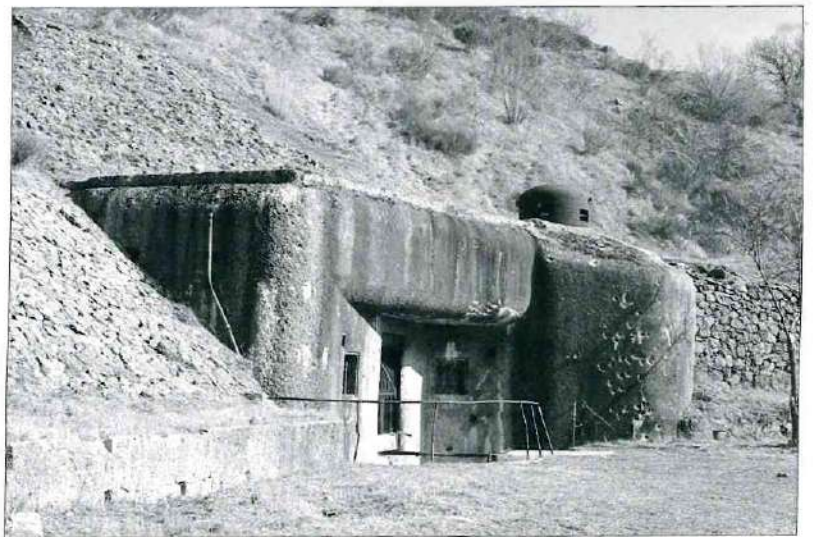
Partis de l'ouvrage du Monte-Grosso, les premiers éléments du groupement Chareyre atteignent le col de Brouis. Mais la réaction de cet ouvrage C.O.R.F. est très vive. La mitrailleuse de la cloche du bloc d'entrée et celles des trois cloches du bloc 3, ainsi que les mortiers, interdisent toute progression. Le groupement ne réussit à décrocher, en partie, qu'à 10h30, protégé par un rideau fumigène alimenté par huit cents coups de mortiers de 81. Les pertes sont lourdes (neuf tués et deux disparus) et l'évacuation des vingt-cinq blessés est particulièrement difficile. Côté allemand, le feldwebel Bauer, qui commande l'ouvrage, a été grièvement blessé.

Sur le Bosc, une première contre-attaque allemande venant de l'ouvrage a échoué. Mais à 11h45, une nouvelle contre-attaque débouchant de la contre-pente beaucoup plus boisée rejette la section Fillaud avec de grosses pertes. Le chef de section est blessé, son adjoint tué, tous les gradés sont tués ou blessés. Les Allemands, continuant de s'infiltrer dans les bois, contournent la cote 1126 où se trouvent le capitaine Chabert et le groupe de commandement. Grâce à un tir d'arrêt, le décrochage se fait dans de bonnes conditions. La section occupant 1090 subit quelques pertes par tirs de mortiers et mitrailleuses. N'ayant plus assez d'effectifs pour tenir le Bosc et ne pouvant plus assurer son ravitaillement en munitions et en eau, le capitaine Chabert demande à 14h00 l'autorisation de repli, qui se fera sous la protection de l'artillerie et des mortiers. Là aussi, le tribut a été lourd: trois tués non récupérés, dix-huit blessés et six disparus. Du côté allemand, le lieutenant Haffner qui commandait le point d'appui de la cime du Bosc a été tué.

Analysant les causes de l'échec de ces deux attaques, le commandant Buttin, dans son compte-rendu du lendemain, estime que «l'effet de surprise obtenu n'a pas duré suffisamment». Au col de Brouis, on avait «sous-estimé la capacité de résistance d'une garnison sous béton» et «la discipline des Allemands a été remarquable». Les tireurs ont attendu les assaillants à très courte distance, les tirs de mortiers extrêmement précis ont fait beaucoup de victimes. Les mines, bien que très coûteuses, n'ont été réellement meurtrières qu'au moment du repli. Pour le Bosc, «l'effectif mis en ligne était nettement insuffisant» car les renseignements sur l'ennemi n'indiquaient qu'une garnison très faible. Or, la contre-attaque a été menée par l'effectif d'une compagnie. L'artillerie allemande, par contre, ne s'est manifestée que par quelques coups isolés.

Les pertes totales du bataillon pour la journée se montent à quatorze tués, six disparus, quarante-cinq blessés dont le capitaine Morel, les lieutenants Fillaud et Artières.

Dans le cadre de l'opération secondaire menée au nord-ouest par le 3ème R.I.A., le corps-franc du lieutenant Hocquet (11ème bataillon) occupe la cime



Ci-dessus, le bloc d'entrée de l'ouvrage du Col de Brouis de nos jours. Tenu par les Allemands durant tout l'hiver 1944-45, il était situé en première ligne. Après une attaque meurtrière pour les Français le 10 avril, il fut finalement abandonné par l'occupant le matin du 15 avril.

Photo José Banaudo

du Diable (2685 m), mais une reconnaissance du 1/3ème R.I.A. sur le col et l'ouvrage de Ciriegia (2593 m) se termine par un échec: six disparus dont le lieutenant Lecam, mortellement blessé.

Malgré les lourdes pertes de la D.F.L. dans un terrain extrêmement difficile pour des «marsouins» non entraînés à la montagne, le bilan de la journée reste quand même positif. L'investissement de l'Authion par le sud est en bonne voie de réalisation. Le massif principal est ceinturé et, au nord, la prise du col de Raus couvre l'action française. L'artillerie divisionnaire, qui a tiré plus de cinq mille coups, n'a malheureusement détruit aucun nid de mitrailleuses, car ils sont le plus souvent placés en contre-pente. L'ennemi, bien équipé, s'est défendu valeureusement avec peu d'effectifs. Il dispose de nombreuses armes automatiques battant des champs de tir très étudiés et déclenche toujours la contre-attaque au moment où l'assaillant se trouve en position de déséquilibre.

La nuit est tombée sur la montagne. Une bise glaciale s'est levée et les corvées parties chercher les couvertures ne reviennent pas. Aussi, toutes les unités qui ne sont qu'en blouson de combat ou même en treillis américain, passeront la nuit debout pour se réchauffer, sans abri, sans ravitaillement. Les Allemands viennent tâter le dispositif mais personne ne dort, surtout pas le service de santé qui est débordé par l'afflux de blessés: beaucoup de jambes arrachées et de plaies au ventre provoquées par les mines antipersonnel.

Pour le commandant Magendie, à l'observatoire de la cime de Tuis (1926 m), poste de commandement du B.I.M.P.: «l'ambiance sinistrement morose en début d'action, lourdement anxieuse en fin de journée, devint angoissante au cours de la nuit et dramatiquement douloureuse quand on apprit le nombre de blessés, évacués à bout de bras pendant cinq à six heures par une poignée de brancardiers (...), dévoués jusqu'à l'épuisement; lampe électrique serrée par son anneau entre les dents; homme de tête portant le brancard à hauteur de ses oreilles; homme arrière le tenant à hauteur de ses chevilles, avant d'atteindre la route Turini - Moulinet à l'ouest de la ferme Trabuc, ou celle Authion - Turini à la baisse du Camp d'Argent où toutes les

jeeps du bataillon prenaient le relais pitoyable pour amener les corps à l'antenne de l'ambulance chirurgicale mobile du 1er bataillon médical (...). Les évacuations primaires de Tinée se font sur St.Etienne, celles du sud sur Sospel et celles du groupement centre sur Lantosque. Les évacuations secondaires effectuées par la 3ème compagnie de ramassage vont de Lantosque à la gare de La Vésubie (Plan-du-Var), où les blessés sont embarqués sur les autorails des Chemins de fer de la Provence à destination de Nice, puis transbordés en ambulances vers l'hôtel Bristol de Beaulieu-sur-Mer. Celles de Sospel à Beaulieu se font directement par des autorails de la S.N.C.F. A Beaulieu, les admirables infirmières britanniques et américaines et tout le personnel international de l'ambulance chirurgicale Hadfield-Spears, qui suit la D.F.L. depuis 1940, soignent avec leur dévouement habituel les blessés et les malades.



Les lourdes pertes subies par la 1ère D.F.L. durant les combats de l'Authion ont nécessité la mise en circulation d'un grand nombre d'ambulances pour assurer l'évacuation des blessés vers L'Escarène, puis Beaulieu où était installé l'hôpital militaire. Collection Le Faou et E.C.P.A. - S.I.R.P.A.





Les obus frappent le camp de Cabanes-Vieilles avant l'arrivée des chars et de l'infanterie. Collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.

Fidèle à sa tradition, l'ambulance de lady Spears, qui suit la D.F.L. depuis 1940, ne laisse à aucun autre la tâche de soigner ses vieux compagnons dans la dernière offensive de la guerre, où selon son médecin-chef, le colonel Vernier, «elle établira son record d'activité». Pendant son séjour dans les Alpes-Maritimes, elle recevra près de 2000 hospitalisés, dont plus de 500 seront opérés avec succès. Du 10 au 14 avril, en cinq jours et cinq nuits, elle accueillera 932 blessés avec un record de 272 entrées le 11 avril.

11 AVRIL 1945

A 5 heures du matin, la fusillade se rallume dans plusieurs secteurs. Fidèles à leurs habitudes de défensive, les Allemands ont contre-attaqué aux premières lueurs de l'aube, sur un terrain qu'ils connaissent très bien. La 3/B.M. 21 (capitaine Muller) qui s'est installée sur sa conquête de la veille autour de l'ouvrage du col de Raus, a envoyé sa 1ère section (sous-lieutenant Tommasi) à la cime de Tuor, la 2ème (sous-lieutenant Cailliau) dans les tranchées autour de l'ouvrage, la 3ème (sous-lieutenant Albospeyre) est en réserve dans le fort avec des éléments de la compagnie de commandement qui ont rejoint dans la soirée, ce qui provoqua un certain encombrement dans l'ouvrage. Mais tous étaient épuisés, frigorifiés, et le capitaine Muller accepta de sacrifier quelque peu la sécurité au bénéfice du confort des hommes, heureux de pouvoir dormir tout leur saoul et à l'abri !

Le tireur au F.M. Georges Menant, arrivé le dernier, a été obligé de s'installer dans le noir près de l'entrée «sous une voûte suintant l'humidité, en plein courant d'air». Ayant trop froid pour défaire ses chaussures, il s'est étendu tout harnaché à côté de son F.M. Bar en cherchant un sommeil qui, malgré la fatigue, ne viendra pas. Sur le terre-plein devant l'entrée, le guetteur «Culot», un ancien du maquis du Vercors comme Menant, veille en battant la semelle. Vers 5h30, rafale d'arme automatique, suivie du cri: «Alerte!». Menant, empoignant son F.M., court auprès de «Culot» qui lui montre des «petits points rouges qui s'allument au flanc de la vallée, tandis que des détonations crépitent, et de près: entre cinquante et cent mètres». L'enga-

gement est bref et le silence revient. De l'intérieur du fort, des hommes accourent. Certains cadres paraissent sceptiques «quant à la réalité des motifs qui nous ont fait déclencher le tir». Mais quelques minutes plus tard, entre la cime de Tuor et l'ouvrage, explosions mêlées de rafales de P.M., hurlements suivis de nouvelles rafales et de coups isolés. Puis, de nouveau, le silence !

Dès le lever du jour, les «marsouins» sortent de l'ouvrage et vont «aux résultats». Sur le névé en contrebas, ils découvrent le cadavre d'un grenadier allemand: c'est un jeune de 20 ans, comme Menant, tué par une rafale qui lui a traversé la poitrine. Dans son portefeuille, une photo: une vieille femme, dans une cour de ferme, au milieu de ses poules. «Elle ressemblait à ma grand-mère» songe Menant. Mais son émotion sera brève: glissées dans le ceinturon du mort, des grenades à manche entourées de pains de tolite qui, placées dans l'un des créneaux aurait été, selon le sous-lieutenant Albospeyre, «suffisante pour mettre la plus grande partie de la garnison du fort qui dormait entassée, à poings fermés, hors de combat». Un peu partout autour du fort traînent des armes abandonnées, des grenades, des paquets d'explosifs et des équipements ensanglantés.

Chacun, alors, mesure sa chance: grâce à l'insomnie de Menant et à la vigilance de son camarade «Culot», ils ont «sauvé la boutique», mais le coup de main a quand même coûté six blessés à la 3ème compagnie.

A 6h30, c'est au tour du fameux piton nord d'être violemment contre-attaqué. Les pionniers du B.I.M.P. qui sont couchés au milieu de leurs morts, ont maintenu toute la nuit un contact étroit avec l'adversaire. Transis de froid, ils sont à bout de munitions. Le lieutenant Fraysse donne l'ordre de repli après avoir épuisé toutes les grenades. Seule, la 2ème section tient toujours la cote 2068. Les mortiers commencent un tir de harcèlement sur la position perdue.

Cabanes-Vieilles

A 8 heures, la 2ème compagnie (lieutenant Thomas) du B.I.M.P. reprend l'attaque sur le camp de Cabanes-Vieilles avec l'appui de deux chars. Pendant la nuit, la section Viala avec une équipe du génie a déminé la route jusqu'aux premiers baraquements. Pour faire le passage, l'un des chars sautés la veille est basculé dans le ravin par un blindé. Le commandant Barberot voit les 15 tonnes rebondir sur les rochers «comme si c'était un



jouet. Quand il s'arrête enfin quelques centaines de mètres plus bas, il n'est plus qu'un petit point à peine visible à la limite de la forêt».

La section Dreyfus est en tête, mais elle ne peut se déployer car le terrain est trop escarpé. Abrisé derrière le char qui a sauté dans le dernier virage avant le camp, le sous-lieutenant Dreyfus voit à une dizaine de mètres devant lui le groupe du caporal-chef Florentz, arrêté par des tirs ajustés provenant des bâtiments du camp. Ne pouvant faire déborder ce groupe, Dreyfus lui crie: «*En avant, Florentz, lance ton groupe !*». Le caporal-chef, un ancien F.F.L., désigne l'objectif à ses hommes, accroupis derrière lui, puis s'élançe en criant «*En avant !*». Il reçoit une balle en pleine poitrine. Le sous-lieutenant, quittant son abri, bondit auprès du caporal Antoni, un jeune Corse qui a dû tricher sur son âge pour pouvoir s'engager en 1943. Dreyfus lui crie: «*Antoni, à toi le commandement du groupe et en avant !*», mais il s'aperçoit que «*le brave petit Corse, qui n'avait que 18 ans, lance vers moi un regard que j'avais déjà vu plusieurs fois sur des visages de soldats au combat: un regard de détresse, le regard de quelqu'un qui aurait voulu obéir, exécuter, se sacrifier, mais qui physiquement ne le pouvait pas (...)* La mort dans l'âme, persuadé que sa dernière heure était venue», le sous-lieutenant bondit, mitraille à la main, en enlevant derrière lui le groupe Florentz. En courant, les hommes tirent des rafales de P.M. et de F.M. en direction des fenêtres des baraquements. Deux soldats tombent... Sur un geste de Dreyfus, le sergent-chef Tamburini entraîne les deux autres groupes. Le tir ennemi s'arrête, quelques Allemands s'enfuient des baraquements du camp...



Vers midi, la compagnie Thomas achève de nettoyer le camp avec l'aide de ses chars. C'est alors que les Allemands déclenchent un violent tir de 88. Le lieutenant-de-vaisseau Hautière et un fusilier marin sont tués. Les obus frappent le rocher sous lequel se trouve l'obusier. Comme ce blindé est à tourelle ouverte, le chauffeur Candelot se souvient que «*les éclats rentraient et tourbillonnaient dans le char. Guillou fut d'ailleurs grièvement blessé et évacué. Moi-même, j'ai retrouvé des éclats dans mon battle-dress*».

Quand la poussière se dissipe, le commandant Barberot qui a planqué sa Jeep à l'angle d'un mur et déployé sa carte sur le capot voit le chef de char Théobald: «*ployé en deux, le visage crispé, qui se traîne en se tenant le bras jusqu'à la Jeep. Nous l'installons sur le siège arrière. Il ne dit rien mais grimace de douleur (...)* Après Théobald, c'est l'aspirant Vasseur qui revient étendu sur la plage arrière d'un char, évanoui et couvert de sang. Le char

L'assaut des chars et de l'infanterie sur le site de Cabanes-Vieilles. Les «marsouins» se heurtent alors à de nombreux champs de mines et haies de barbelés. Collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.



La Forca

A partir de 10h30, l'action en tenaille sur la Forca se précise. Ce vieux fort, perché à 2078 m, domine Mille-Fourches (2048 m) mais est à la même altitude que la redoute de la pointe des Trois-Communes, construite sur un piton à environ 700 m au nord. Le fort a la forme d'un carré d'une quarantaine de mètres de côté avec une avancée aux pointes nord-est et sud-ouest pour flanquer le fossé qui l'entoure. Les murs d'escarpe sont à la Vauban et le casernement qui est au centre du quadrilatère est recouvert d'une épaisse couche de terre. La garnison est commandée par l'unteroffizier Berner.

L'attaque partant de Mille-Fourches doit d'abord dévaler vers un fond, puis remonter les pentes de la Forca, soit une distance d'environ 800 m à parcourir sur un véritable glacis. Menée par la section d'assaut de la Légion et par la section Campain (1/B.M. 21), elle se fait par l'est pour éviter les nids de mitrailleuses situés en flanquement. Elle est appuyée par la préparation des 105 courts de la C.C.I., des 155 et de l'aviation d'assaut. Les deux premières tentatives d'attaque sont repoussées. Une section de la C.A.C. 4 réussit à monter deux pièces de 57 dans les ruines de l'ancien casernement et de là peut appuyer efficacement l'infanterie.

Vers midi, une pluie mêlée de grêle favorise l'approche et le sergent Schosseler suit le mouvement avec sa pièce de mitrailleuse. *«Des obus plutôt français qu'allemands nous tombent dessus. La fumée s'en mêle: si les Allemands ne nous voient plus, nous ne voyons plus rien non plus. Nous progressons de trou d'obus en trou d'obus pour ne pas sauter sur les mines non détruites. Enfin, nous atteignons les grilles du fort: heureusement que l'artillerie y a pratiqué des brèches qui nous permettent de pénétrer dans l'enceinte».*

Puis, c'est l'assaut général selon le scénario de la veille à Mille-Fourches: franchissement de fossé et de l'enceinte à l'aide de planches et d'échelles, attaque au lance-flammes et aux grenades au phosphore. Le groupe d'assaut auquel appartient Schosseler trouve assez rapidement son objectif: *«Le lance-flammes projette de longs jets de feu dans l'embrasure, le bazooka tire sur le béton pendant que ma mitrailleuse crache tout ce qu'elle peut dans l'embrasure et par un gros trou que le bazooka a percé. La casemate ne tire pas et après quelques grenades lancées dans la brèche, le groupe s'attaque à un autre objectif pendant que nous tentons de monter avec la mitrailleuse sur le fort, en tirant au passage avec toutes nos armes dans toutes les ouvertures que nous voyons».*

Plan-Caval

Après une brève résistance, les Allemands qui le peuvent s'enfuient vers la redoute des Trois-Communes. A 13h30, le fort est nettoyé, sans perte du côté français. Cette prise permet d'avancer l'artillerie en vue de l'ouvrage moderne de Plan-Caval et de la redoute des Trois-Communes qui résistent encore. L'ouvrage de Plan-Caval est la position clé de tout le massif de l'Authion. Construit sur l'emplacement d'une ancienne batterie, il était initialement prévu comme ouvrage mixte et devait comporter six blocs. En raison des hostilités, l'ensemble de l'ouvrage n'a pu être achevé en 1940 (la fin des travaux était prévue pour 1941). Les deux premiers blocs n'ont pas été construits, le B3 bien que coulé est inutilisable en raison de l'absence de sa tourelle d'artillerie. Seuls les trois blocs nord sont terminés: deux blocs d'armes automatiques (B4 et 6) encadrant le bloc observatoire (B5). Vers les Français, l'ouvrage a été protégé par des bunkers légers, reliés par des tranchées bétonnées et aussi par de nombreux emplacements de campagne renforcés de sacs de terre. Les Français évaluent le nombre des défenseurs à une soixantaine d'hommes.

Le sous-lieutenant Alexandre, parti en reconnaissance avec sa section de la 6/B.M. 11 accompagnée de trois chars, était arrivé en vue de l'ouvrage de bon matin et avait installé sa section à l'orée d'un maigre couvert: *«L'ouvrage était impressionnant par la superficie de sa plateforme très vaste avec les coupoles de tir très apparentes. Nous étions à quelques centaines de mètres, ne pouvant aller plus avant sans nous mettre complètement à découvert».* L'assaut commence à 16h00, après une attaque en piqué de l'aviation, qui traite l'ouvrage à la bombe au phosphore. La 1^{ère} section de la 1/B.M. 21 doit attaquer par l'ouest, tandis que les groupes d'assaut appuyés par des chars et la 6^{ème} compagnie (capitaine Luciani) du B.M. 11 progresseront par le sud. Les trois chars du 1^{er} escadron, roulant du carrefour des Quatre-Chemins vers Plan-Caval, finissent par se rendre compte qu'ils ne sont pas suivis par l'infanterie et, comme ils se font tirer au lance-roquette, ils rebroussement chemin.

A 18h20, l'opération est reprise avec une préparation d'artillerie de 20 mn,



Authion: l'ouvrage de Plan-Caval n'était pas terminé en juin 1940. Le blockhaus au premier plan fut alors construit hâtivement pour protéger le sol français de l'attaque italienne. Finalement, seules les troupes allemandes l'utilisèrent en 1945. Au fond, on distingue l'ouvrage construit en 1897 de la Pointe des Trois Communes et la piste militaire empruntée par les chars français en 1945. Photo Yann Duvivier



L'ouvrage de La Béole, vu ci-dessus de nos jours, est situé à 1654 m sur un plateau qui surplombe les vallées de la Maglia et du Caïros. Il a été attaqué par les soldats du 3^{ème} B.L.E. dans la nuit du 14 au 15 avril.



Ci-contre, des soldats allemands cachés derrière le mur d'une ancienne bergerie, tirent sur les combattants de la D.F.L. qui cherchent à progresser sur les pentes minées du massif de l'Authion. Photo Y. Duvivier et collection E.C.P.A.



L'ouvrage de Plan-Caval est atteint le 12 avril 1945 vers 19 heures par les chars du 1er R.F.M. Collection privée

à obus explosifs sur Plan-Caval et fumigènes sur la redoute des Trois-Communes. Celle-ci disparaît entièrement pendant toute la durée de l'opération dans un nuage de fumée épaisse. Collant de près au tir, les chars partent en tête, entraînant l'infanterie. L'ennemi déclenche un tir d'arrêt qui surprend la section du sous-lieutenant Alexandre dans le réseau de barbelés de Plan-Caval et lui cause des pertes. Le chef de section est touché par l'éclat d'un obus qui lui sectionne net le mollet droit et tue son sous-officier adjoint, le sergent-chef Morelli. L'ouvrage est atteint vers 19h00 et la section du lieutenant Campain (1/B.M. 21) arrive sur les dessus, tandis que les sections d'assaut du lieutenant-colonel Lichtwitz fouillent et nettoient à la grenade, à la mitrailleuse et au lance-flammes les abris ennemis. Il en sort quelques prisonniers choqués. Le reste de la garnison s'est replié précipitamment.

La section d'assaut Bienvenue est chargée de fouiller l'intérieur de l'ouvrage: «*Nous y sommes entrés par une grande porte ouvrant côté français et un peu ébréchée par l'artillerie, après y avoir envoyé quelques obus de bazooka au phosphore, ce qui s'est révélé gênant dans les couloirs mais utile finalement. Pas de lumière évidemment, et une progression de cambrioleurs dans les tunnels pendant très longtemps, sans rien voir ni entendre*». Les 300 m de communications souterraines de l'ouvrage semblent ne plus finir dans cette obscurité totale où l'on n'avance qu'à pas mesurés et avec l'anxiété que l'on devine, car à tout moment cette nuit peut être trouée par l'explosion d'une mine ou d'une grenade ou par une rafale... Tout à coup, le sous-lieutenant Bienvenue aperçoit une faible lueur dans une pièce latérale: «*C'était un poste de secours, avec quelques brancards pleins de sang et une bougie presque brûlée. Et toujours rien. C'était déprimant de penser qu'au prochain tournant, je risquais de trouver quelqu'un connaissant les lieux, ou un piège à cons... A la fin, nous avons vu une vague lueur et nous nous sommes retrouvés dans le blockhaus côté Italie, avec une porte ouverte sur la vallée et des traces de départ rapide, sans avoir vu personne*».

La section d'assaut vient d'arriver au bloc 6, prévu pour deux jumelages de mitrailleuses, où une entrée provisoire a été pratiquée en l'absence de tout bloc d'entrée. Les Français trouvent dans l'ouvrage des vivres de réserve qui amélioreront l'ordinaire, toujours composé de rations K américaines. La 4ème section de la 1/B.M. 21 sacrifie à la tradition en collectant les montres des prisonniers dans un casque, pour les répartir ensuite. Assis à la scène, le commandant de compagnie, le capitaine Gory, intervient énergiquement et fait rendre les montres.

Pointe des Trois-Communes

La C.A.C. 4 (capitaine Fayaud), installée sur la Forca, profite de chaque moment où la redoute de la pointe des Trois-Communes émerge du nuage fumigène pour lui tirer dessus avec deux canons de 57, à une distance de 700 m. Mais ils sont vite repérés, car dans les éboulis de pierres chaque départ soulève une énorme poussière. Après quelques obus de mortiers, la position devient vite intenable sous les coups de 88.

Les deux 75 Pak ramenés d'Alsace sont alors mis en batterie sur une petite crête, sous couvert d'un tir de fumigènes. Les deux canons antichars sont très précis, car l'observatoire du B.I.M.P. note qu'il «*observe quelques coups de 75 PaK passant par le pont-levis et pénétrant dans l'ouvrage. Les 12,7 de la C.A.C. tirent avec grande précision par les meurtrières. A la jumelle, on peut voir des silhouettes ennemies sortir de la redoute par la face est pour y revenir dès la fin des tirs*». La section Sautreau (1/B.M. 21), immobilisée devant la redoute depuis le matin, en profite pour reprendre l'attaque et tenter de faire sauter la porte au «rocket gun» de 60. Hélas, une mitrailleuse en caponnière à l'extérieur et le tir des fusils à lunette clouent à nouveau la section au sol. Le soldat Mancel est grièvement blessé, alors qu'il rampait. Craignant une attaque au lance-flammes, les Allemands essaient de s'organiser à l'extérieur, mais vers 20h30, trouvant intéressante l'idée de son canonnier Le Pallès, le lieutenant-de-vaisseau De Lamothe-Dreuzy, camarade de promotion de Barberot, décide «*d'aller rendre visite à un ouvrage qui couronnait, en nous narguant, un piton dominant le site*». Dépassant Plan-Caval, il fonce donc tout seul vers la redoute des Trois-Communes. Le commandant Barberot voit ce char «*s'arrêter de temps en temps pour tirer, puis gravir lentement la route raide et en lacets qui mène au réduit central. Il ne répond pas aux appels radio. De très loin, je le vois*

aborder la dernière pente, arriver jusqu'au fort, danser autour de celui-ci une sorte de sarabande, passant, disparaissant, réapparaissant». Tous les témoins s'attendent à le voir sauter sur une mine ou recevoir un coup de «Panzerfaust». Les pièces de la C.A.C. sont alors poussées jusqu'à 400 m de la redoute pour aveugler ces meurtrières. A la vue de ce blindé isolé, le sergent-chef Cantini de la C.A.C. 4 dévale la pente, suivi de quatre hommes dont le caporal-chef Mercier (B.I.M.P.) et grimpe sur le char qui va s'embosser en face de la poterne. Pour profiter de cet appui inespéré, le sous-lieutenant Sautreau regroupe une douzaine de voltigeurs, mais trop tard ! Le chef Cantini et ses «marsouins» sont arrivés en quelques bonds devant la porte blindée qui s'ouvre... après que les Allemands aient fait passer par une meurtrière un mouchoir blanc au bout d'un fusil. Trente-huit prisonniers, dont deux officiers, se rendent. Courtoisement, le commandant Barberot interroge les deux officiers qui sont de mauvaise humeur :

- «Pourquoi diable n'avez-vous pas mis de canons ?

- Nous ne nous attendions pas à des chars à cet endroit».

Passant près du 75 PaK du tireur Rondot, l'oberleutnant lui demande : «C'est avec ce canon que vous nous avez tiré dessus ?». Puis, en connaisseur, il répète amèrement «Prima Kanone !». Le lieutenant-de-vaisseau De Dreuzy redescend ses prisonniers «colonne par deux, comme des collégiens», sous les salves d'honneur des 88. En bas, il retrouve son chef à qui il rapporte un très beau fusil à lunette, choisi dans le lot d'armes récupérées. Interrogé sur les motifs de sa fugue, il répond à Barberot : «Mais je croyais que tu m'avais dit de tout prendre, le fort y compris». Barberot lui répond alors avec le solide humour des F.F.I. «Je te nomme duc des Trois-Communes, en Alpes-Maritimes !»...

Après avoir fouillé le terrain aux alentours, la section Sautreau va occuper la redoute, «au moment où les mortiers ennemis écrasent la position qu'ils viennent de perdre. A notre tour, nous ne risquons plus rien dans la forteresse ébréchée et toujours solide. Dans le noir, nous occupons l'ouvrage aussi sinistre du dedans que du dehors. Nous récupérons les Mauser à lunette et un stock de grenades à manche». Et le sous-lieutenant, un peu amer, conclut la journée par cette simple phrase écrite sur son carnet de route : «J'ai perdu sans gloire le cinquième de mon effectif» qui ne comptait que trente-deux hommes, amalgame de rescapés et d'engagés de diverses origines provinciales, dont seul le tiers avait déjà combattu.

Les sections d'assaut de l'infanterie et du génie ont eu un certain nombre de pertes qui auraient pu être évitées, parce que ces détachements porteurs de matériels encombrant devaient attendre que l'infanterie soit arrivée à proximité de l'ouvrage pour se lancer à l'assaut. La période d'attente dans une zone de glacis où il est difficile de se dissimuler a été meurtrière pour ces sections. Le lieutenant-colonel Tissier, commandant le génie divisionnaire, estime d'ailleurs dans son compte-rendu du 24 juillet 1945 que «si nous avions eu le loisir d'entraîner les sapeurs du génie au maniement des lance-flammes, les sections d'assaut auraient dû être composées uniquement de sapeurs (comme c'est prévu dans les plans d'emploi du génie). Cela aurait permis de réduire le personnel exposé puisque là où il y avait une section d'infanterie et une forte partie de section du génie, il aurait suffi d'une section du génie complète».

A l'aile nord, la 7ème compagnie du 11/3ème R.I.A. a reçu un parachutage de vivres sur les pentes du Capelet Supérieur (2419 m). Sur les sept containers largués par un «Dakota» venu de Lyon, un seul a pu être récupéré, un vent violent ayant entraîné les six autres parachutes en avant des lignes françaises. L'aviation d'assaut a effectué vingt sorties sur Saorge, Fontan et Vintimille. Plus aucun véhicule ennemi ne se risque de jour sur la route, sauf en cas de nécessité. Un «Luki-Luki Mann» est alors obligé de s'asseoir sur l'une des ailes de la voiture pour scruter le ciel et donner l'alarme en cas d'apparition des chasseurs-bombardiers.

Ayant appris la perte des principaux ouvrages de l'Authion, le général Lieb, flanqué de son inévitable escorte, vient s'installer au P.C. du G.R. 107 à S.Dalmazzo, d'où il va diriger lui-même les opérations. Il va commencer par faire appel à des renforts du G.R. 80 pour effectuer les contre-attaques qui lui ont été demandées par le corps d'armée.

Le bilan de cette troisième journée de combat est nettement positif. Tout l'Authion est aux mains des Français, mais la capacité de résistance des objectifs de montagne conquis a été mal évaluée au départ. Ceux que l'on estimait devoir être les plus faciles à enlever (piton nord, maison du Câble, Vaïercaout) parce que défendus par des travaux de campagne, se sont révélés être les plus durs, tandis que les vieux forts et ouvrages modernes n'ont que peu tenu, faute d'effectifs suffisants.



Ci-dessus, le lieutenant-de-vaisseau De Lamothe Dreuzy (torse nu sur son char)

qui s'est emparé de la redoute des Trois Communes.

Ci-contre, la redoute quelques minutes après sa prise par quelques «marsouins».

Photos Dreuzy et Gallion



13 AVRIL 1945

Le matin, la reprise des opérations est gênée par une brume épaisse. La situation par suite de la prise de l'Authion évoluant favorablement, la 1ère compagnie (capitaine Gory) du B.M. 21 doit s'emparer de l'ouvrage de la baisse de St.Véran en partant de la pointe des Trois-Communes, vers 9h00. Le concours de l'artillerie et de l'aviation d'assaut, qui a été décommandé en dernière minute, ne sera accordé qu'en cas de résistance. L'action frontale à partir du col de Raus et l'action à revers par l'Orthigéa amènent les «marsouins» devant l'ouvrage qui reste muet. A 11h00, il est fouillé. Personne... ou presque ! «Deux pauvres Fritz, oubliés, perdus» tombent sur la section Sautreau et sont abattus à bout portant.

Malgré les demandes pressantes du commandant Oursel, commandant le B.M. 21, pour exploiter immédiatement en direction de Fontan, l'ordre est de rester sur place et de mettre le maximum d'effectifs au repos. Le capitaine Oursel, qui reconnaît qu'il a obtenu tous ses succès «grâce à un ensemble d'unités remarquablement entraînées par des cadres aussi dynamiques que manoeuvriers» qu'il a eu «la rare satisfaction de commander», proteste contre l'ordre qui lui est donné de rester sur place : «Si nous avions été autorisés à poursuivre l'ennemi en repli sans désespérer après la chute de l'Authion, nous aurions pu, je crois, nous emparer dans la foulée de Fontan avant que les Allemands aient pu se ressaisir».

En effet, une avance rapide sur la ligne de crête au nord du vallon du Cairos aurait permis de couper de leurs arrières les unités allemandes encore installées jusqu'au col de Brouis. Le général Lieb a d'ailleurs vu le danger, car il rameute des renforts des G.R. 80 et 253, un bataillon d'infanterie de l'air et dirige sur les Mesce une compagnie de montagne pour parer à tout débordement par le vallon de la Minière.

Les unités d'attaque étant épuisées par trois jours de combats en altitude, le 2ème bataillon de la 13ème demi-brigade de Légion Etrangère (lieutenant-colonel Saint-Hillier) fait mouvement pour remplacer le B.M. 11, bloqué

devant le mont Giagiabella. Le 2ème bataillon (commandant Simon), appuyé par les chars légers et les obusiers, va progresser sur la ligne de crêtes qui, du camp de Cabanes-Vieilles, se dirige vers l'Arbouin au-dessus du col de Brouis. Cette manoeuvre est destinée à prendre à revers les défenseurs du col de Brouis. La Légion occupe successivement et sans grandes difficultés le mont Giagiabella (1911 m), la Maoune (1981 m), la baisse (1862 m) et la cime de Ventabren (1976 m), ne subissant que des pertes légères et faisant une dizaine de prisonniers.

Le lieutenant-de-vaisseau De Dreuzy, estimant que l'avance des légionnaires est trop lente, part en avant. Le commandant Barberot qui l'a perdu de vue dans un virage lui demande sa position par radio: «*Je n'en sais rien, je n'ai pas de carte*». Près de la baisse de Ventabren, un coup de bazooka vient de rater son char. Il sort de la tourelle pour mieux voir, mais une rafale de P.M. entaille profondément son bras droit et sa main gauche. Son aide-conducteur, Le Pollès, a le haut de son casque ouvert par une balle.

Le B.M. 11, marchant parallèlement à la Légion, poursuit son action vers l'est. A 13h00, après une préparation d'artillerie, la 5ème compagnie (capitaine Parizon) progresse vers la tête de Secca (1627 m), mais elle est assez vite stoppée. Une mitrailleuse de 12,7 mise en batterie s'efforce de réduire les mitrailleuses allemandes, mais les nuages intermittents augmentant en intensité, rendent l'opération de plus en plus difficile. A 18h00, une patrouille trouve la tête de Secca vide.

A l'aile sud, vers 14h00, des Allemands, habillés de blanc et agitant un drapeau à croix rouge, sortent de l'ouvrage du col de Brouis. Ils vont ramasser un soldat français laissé pour mort sur le terrain lors de l'attaque du 10 avril et le rentrent dans le bloc. Il s'agit du sergent Rocchi du 2/B.M. 4, qui sera évacué dans un hôpital de Merano (Tyrol du sud). A l'aile nord, nouveau parachutage de vivres sur le Capelet Supérieur. Nombreuses sorties du groupe de chasse II/6 sur S.Dalmazzo-di-Tenda (St.Dalmas-de-Tende), Fontan et la vallée du Caïros. Au cours d'une de ces missions, l'appareil du sergent Brenot est abattu par un projectile de la «Flak». Le pilote, bien que grièvement blessé à la jambe, a réussi à sauter en parachute et à atterrir derrière les lignes françaises, près de Sospel.

14 AVRIL 1945

La nuit est relativement paisible, mais très fraîche, «atroce» comme le note le sous-lieutenant Sautreau (1/B.M. 21) sur l'arête de 2051 «*dans la neige fondante, accrochée à des pentes impossibles, sous un vent glacial. Café avec quelques rations rapinées et de la neige*». La matinée sera aussi calme que la nuit, car une brume intense empêche tout mouvement. Mais dès la levée du brouillard, la poussée centrale continue. Après relève de la 4ème brigade, c'est la Légion qui exploite vers le sud et vers l'est, non sans difficulté. L'ennemi, qui a reçu des renforts de la Riviera des Fleurs, s'est repris et s'efforce d'interdire de ce côté l'accès de la vallée de la Roya.

Vers 9h00, après un accrochage de patrouilles au sud de la tête de Secca, un grenadier du II/G.R. 80 est fait prisonnier par la 5/B.M. 11. Il raconte que sa compagnie vient d'arriver en renfort de la côte, ce qui laisse supposer que les Allemands sont décidés à opposer une vive résistance sur l'axe de Colla-Bassa. Le 3ème B.L.E. (commandant Lalande) relève le B.M. 11 sur son second axe d'attaque: la ligne de crête qui, de la Secca, se dirige vers Colla-Bassa et Saorge. La mise en place est longue, à cause du manque de camions.

Débordements de la Légion

A 10h30, démarrage du 3ème B.L.E. fortement appuyé par la base de feu du B.M. 11, composée de deux compagnies et des sections de mortiers et de mitrailleuses 12,7. La 9ème compagnie, objet de tirs d'artillerie, glisse vers le nord pour y rester à couvert sous bois, où le terrain mou amortit l'explosion des obus. Elle ne pourra remonter par la suite vers le sud, et la progression est arrêtée vers 15h00 à 1200 m à l'ouest de l'ouvrage de la Béole, par des tirs d'artillerie, de mortiers et d'armes automatiques. L'attaque de l'ouvrage est donc remise au lendemain.

A l'ouest du 3ème B.L.E., le long de la crête qui va Cabanes-Vieilles à la cime de la Gonella, les blindés des fusiliers marins foncent plein sud sur les chemins de montagne. Avec eux, l'enseigne-de-vaisseau Carpentier qui vient de rejoindre l'escadron après avoir été officier de liaison auprès des Américains. Il se souvient que «*les marins trouvaient, hélas, que c'était un peu lent, surtout qu'ils se faisaient copieusement allumer par les bazookas et fondaient tout seuls en avant. La route qu'ils devaient suivre sur la Déa est une route stratégique en zig-zag, à près de 2000 m d'altitude*».

Vers 10h00, les chars sont devant l'ouvrage de la Déa, qui semble inoccupé. Contrôlant la croisée des chemins de Cabanes-Vieilles à Sospel et de la route stratégique de Cabanes-Vieilles à l'Arbouin, il a été construit par la main d'oeuvre militaire sur un petit contrefort de la crête principale. Terminé en 1939-40, il comprend deux blocs d'entrée qui se flanquent mutuellement et un bloc nord avec cloche G.F.M. Ces blocs sont reliés entre eux par environ 120 m de galerie souterraine. Les chars ouvrent le feu sur toutes les embrasures visibles. Rien, pas de réaction ! Les marins attendent donc le 2ème B.L.E. qui ne sera pas là avant deux heures, et pour rester dans l'ambiance ils envoient quelques coups de canons et de mortiers...

La Légion finit par rejoindre. La 6ème compagnie (lieutenant Mantel) attaquera l'ouvrage en descendant les pentes de la pointe de Ventabren qui domine l'ouvrage au nord, tandis que la compagnie lourde (capitaine Bourgoïn) arrivera par la route, appuyée par les chars. Les événements ne vont pas tarder à donner raison au capitaine Bourgoïn qui vient de faire remarquer que «*les Allemands ne sont pas assez sots pour s'enfermer dans l'ouvrage, mais se défendront de l'extérieur*». En effet, dès la mise en place, les légionnaires sont pris à partie par des tirs sévères et ajustés des Allemands, remarquablement postés au-dessus de l'ouvrage. Ils avaient su rester maîtres de leurs nerfs pendant la démonstration prématurée des blindés.

Le lieutenant Boulnois, chef d'une des deux sections renforcées de la 6ème compagnie, voit tout à coup tomber son ordonnance, le légionnaire Klausmann, qui était en train de lui rendre ses jumelles après avoir identifié le tir. Il vient d'être tué d'une rafale de mitrailleuse dans la gorge... Au démarrage, sa section s'engage sur un glacis, tandis que l'autre section renforcée et le commandant de compagnie sont sur la route qui est battue par le feu. Bientôt l'attaque est stoppée sur la crête et sur la route. Blessé à la poitrine, le lieutenant Boulnois passe la section à son adjoint et se porte vers son commandant de compagnie. «*Aux rafales de M.G. s'ajoutent quelques obus, heureusement imprécis. Crachant le sang à chaque respiration, je rends compte de la situation au lieutenant Mantel et reste couché le long d'un bloc de béton sur la route. Il y a plusieurs légionnaires blessés par «Schuhmine», tibias arrachés jusqu'au genou. Le lieutenant Mantel se lève et donne l'ordre «En avant !». Il faut un grand courage pour tenter ce geste. Mais il doit s'arrêter et l'attaque avec lui. En faisant un bond d'un bloc de béton à l'autre, je suis blessé une seconde fois (fracture du tiers supérieur du fémur). Le lieutenant-de-vaisseau De Carpentier ayant sorti le buste du tourelleau de son char est mortellement blessé. Après différentes péripéties, je suis évacué à l'abri de son char vers l'arrière, au milieu des pots fumigènes*».

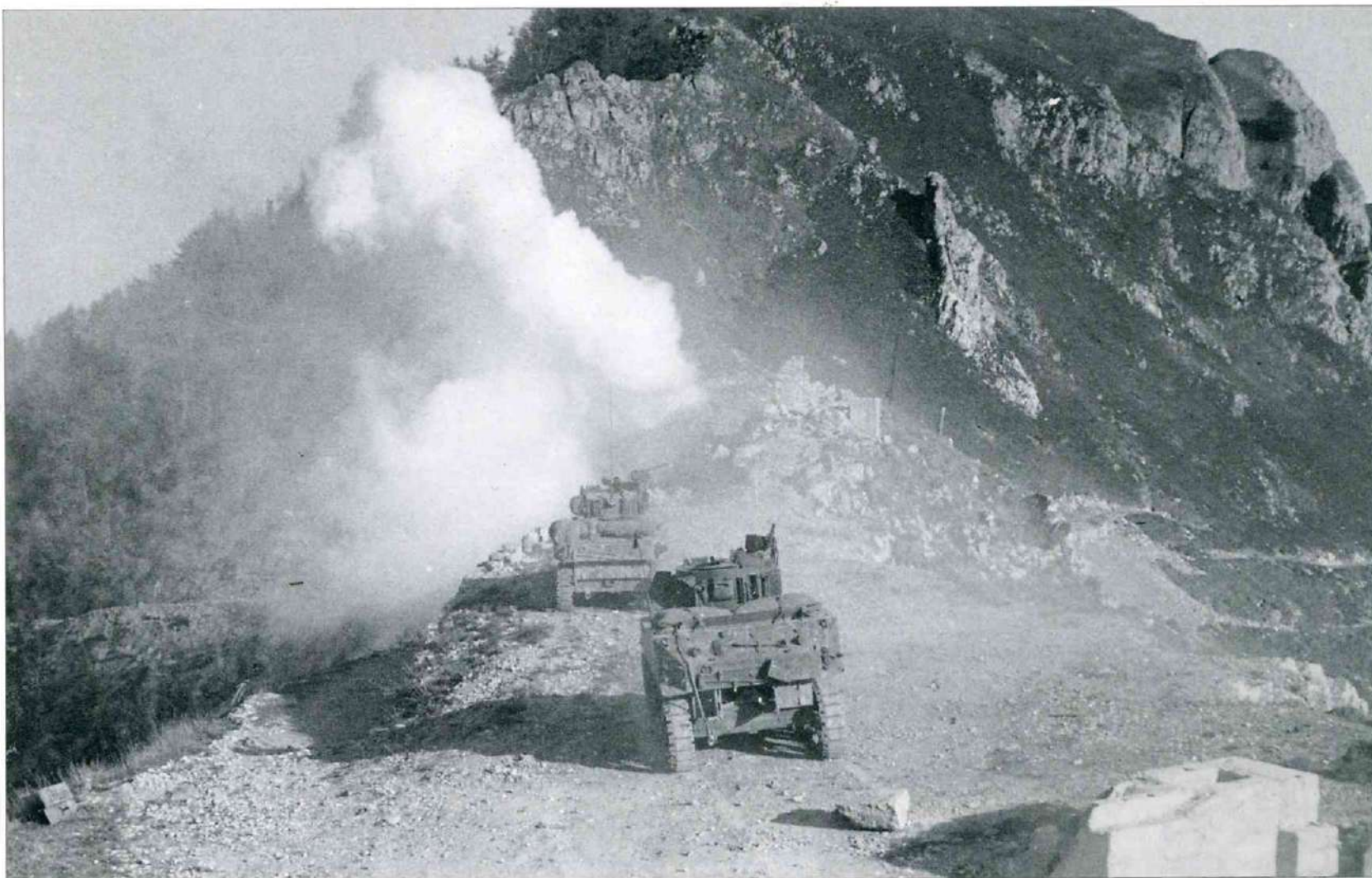
Les chars tournent leur tourelle, les obusiers prennent à partie tous les emplacements suspects. La situation n'en reste pas moins incertaine. Il faut remonter l'affaire avec une compagnie fraîche, car la 6ème compagnie a subi des pertes sensibles. Le chef-de-bataillon Simon (2ème B.L.E.) fait alors appel à la 5ème compagnie qui a occupé le mont Giagiabella, aux ordres du sous-lieutenant Geoffrey qui dispose encore de l'aspirant Laurens. Il faut d'abord amener la 5ème compagnie, distante de plus de 4 km. Selon son habitude, le commandant Simon pose la question rituelle à Geoffrey:

- «*As-tu une conception différente de cette attaque ?*

- *Oui, complètement différente. Je voudrais bénéficier de 500 coups d'artillerie sur les positions allemandes pendant que nous traverserons un terrain dénudé, puis m'accrocher aux pentes de la Gonella sans chemin d'accès, ce qui me permettrait de grimper avec ma compagnie sur ces pentes pour attaquer la position par surprise, à bout portant, d'un côté mal défendu*».

Le commandant Barberot, qui l'a connu alors qu'il était lui-même (bien qu'officier de marine) chef de section à la Légion en 1941, lui promet son appui et assiste au déroulement de l'attaque. «*Sa compagnie se met en place et démarre. Je me croirais revenu en 1941 devant Damas. Les légionnaires avancent, tirent, lancent des grenades, reculent, repartent à l'attaque*»... car la 5ème compagnie vient de subir une contre-attaque qu'elle a su contenir. Reste maintenant à traverser le dernier champ de mines. Le sous-lieutenant Geoffrey pense alors aux quelques prisonniers allemands qu'il a faits au début du combat, «*ce qui me permet de les obliger à nous montrer le passage dans les champs de mines*».

Le colonel Saint-Hillier est, lui aussi, venu se rendre compte de la situation et estime, en ancien chasseur alpin, que «*l'on ne prendra pas la Déa ce soir*». Mais la compagnie Geoffrey s'accroche aux rochers, continue d'avancer, appuyée par le feu de tous les chars et obusiers qui ne peuvent aller



Le 14 avril 1945 vers 10h, les chars français sont en vue de l'ouvrage de la Déa qui semble inoccupé. Les Allemands sont alors embusqués en grand nombre sur les hauteurs environnantes. Collection S.I.R.P.A. - E.C.P.A.

plus loin. Puis, vers 17h00, les légionnaires enlèvent en quelques minutes la position de la Gonella (1839 m) qui domine l'ouvrage de la Déa au sud. L'adversaire commence à plier. Des «grenadiere» courent sur le prolongement de la route inaccessible aux blindés. Chabenoux, tireur de char, en bat trois d'une rafale de mitrailleuse. Les autres disparaissent dans la nature. Les légionnaires nettoient la cime et les contre-pentes, trouvant douze cadavres et ramassant seize prisonniers dont un major. Dominant la Déa d'environ 80 m de dénivellée, il ne reste plus qu'à descendre sur l'ouvrage abandonné.

Le journal de marche de la 13ème D.B.L.E. signale que «l'ennemi avait disposé des pièges dans les trous individuels, et plusieurs légionnaires qui y cherchaient un abri contre les balles sont plus ou moins grièvement blessés». Mais, comme beaucoup d'autres, le lieutenant Boulnois respecte le courage des Allemands: «Si les légionnaires ont finalement été vainqueurs sur un terrain difficile, il faut rendre hommage à un adversaire peu nombreux, ne disposant que d'appuis insuffisants et dont le moral résistait aux défaites qui s'accumulaient sur le 3ème Reich. Il a montré ce qu'une troupe, bien commandée, peut faire dans la guerre de montagne contre un adversaire supérieur»...

15 AVRIL 1945

La journée va être marquée par une avance générale sur les trois lignes de crêtes vers l'est, vers la R.N. 204 (la route du col de Tende), et par une action sud-nord pour forcer enfin le col de Brouis. Dans la nuit, le 3ème B.L.E. a envoyé une forte patrouille tâter l'ouvrage de la Béole (1654 m). Ce dernier comprend deux blocs d'entrée et un bloc nord surmonté d'une cloche G.F.M. Ces trois blocs sont reliés entre eux par environ 160 m de galeries souterraines. Les Allemands réagissent vigoureusement et au cours de l'accrochage le hauptmann commandant la 6/G.R. 80 est tué. Les grenadiers abandonnent l'ouvrage, qui est occupé à l'aube par les légionnaires.

L'avance vers la Roya

Le 3ème B.L.E. poursuit ensuite son action vers l'est. La 9ème compagnie suit la crête, car les légionnaires ont remarqué que les obus éclatent sur la

pente ou la contre-pente, mais très rarement sur la crête. L'avance est appuyée par quatre chars légers et un obusier, commandés par le lieutenant Coeumbier. Le commandant Barberot suit l'affaire du carrefour des Quatre-Chemins (à 2 km sur le versant d'en face) «comme s'il s'agissait d'une manoeuvre dans une caisse à sable». Il craint pour cette affaire «que la mécanique ne tienne pas le coup jusqu'au bout. Le terrain est heureusement plus favorable qu'hier. Les chars peuvent sortir de la route et appuyer directement l'infanterie. L'attaque se déroule sans surprise». L'artillerie allemande essaye d'intervenir, mais prise sous un tir de contre-batterie, elle est vite muselée. Les grenadiers abandonnent les pitons de la Béole (1664 m) et de la Colla (1648 m) qui sont successivement occupés par la Légion.

Le journal de marche de la 13ème D.B.L.E. signale que le caporal-chef Leskovar, porté disparu au cours de la patrouille de nuit sur l'ouvrage de la Béole, a été retrouvé mort sur l'un des pitons, mais «il porte des traces de ligature au poignet et une plaie à la tempe, faite par arme à feu de petit calibre et à bout portant; le constat de l'assassinat est établi par la prévôté militaire». L'appui terminé, le commandant Barberot lance son dernier appel de guerre à la radio: «- Allo, ici Hector, ici Hector. Regroupez les enfants à Peïra-Cava. Répondez ! - Bien compris, terminé !».

Plus au sud, le 2ème B.L.E. continuant sa progression occupe l'Arbouin (1579 m), dominant ainsi le col de Brouis au nord. Avant d'abandonner la position, les Allemands y ont semé de nombreuses mines qui vont blesser plusieurs légionnaires. A 10h00, la 2ème compagnie du 22ème B.M.N.A. dépasse la Légion sur l'Arbouin et occupe l'ouvrage du col d'Agnon (1126 m). Ce petit ouvrage, construit par la main d'oeuvre militaire à l'ouest du col, offre d'excellentes vues sur Breil. Comme ses homologues de l'Authion, il comprend deux blocs d'entrée et une cloche d'observation, reliés entre eux par environ 130 m de galeries souterraines. Comme les légionnaires, les tirailleurs sont étonnés de la disproportion flagrante qui existe entre les dessous et l'infrastructure d'ouvrages comme ceux de la Déa et de la Béole, par rapport à leur armement. Ils pensent qu'une simple casemate aurait suffi. Après le col d'Agnon, la compagnie passe à la Croix de Campe (1139 m) dans la descente sur Breil et franchit des champs de mines très importants.

Dans le quartier du col de Brouis, le B.M. 4 (2ème brigade) appuyé par la 4ème compagnie du 22ème B.M.N.A. est chargé d'enlever la cime du Bosc qui a coûté si cher le 10 avril et l'ouvrage de la Croix de Cougoule. Leur possession donnera un excellent observatoire qui prend en enfilade la vallée de la Roya. La compagnie de Mareschal-de-Luciane (B.M. 4) est chargée de l'opération principale, et la section de tête sera celle du sous-lieutenant Vaschalde. Relevé de son piton, d'où il a assisté à la jumelle à l'échec de l'attaque du 10 avril, le sous-lieutenant Vaschalde garde encore *«le souvenir précis d'un porteur de lance-flammes, probablement déjà blessé, près duquel explosa un de nos obus fumigènes au moment du repli, et qui fut transformé en torche. Cela m'avait tellement frappé que j'étais décidé, lors de l'étude de notre propre attaque, à refuser tout appui de ce genre (...). Je fais ressortir que mes Chambarands, sans être des chasseurs alpins, sont des montagnards au pied sûr, et que je préfère escalader la partie centrale de la cime où je trouverai certainement des cheminements à l'abri des deux ouvrages (tourelles blindées à l'ouest et Croix de Cougoule à l'est). Reste le problème de l'approche sur un terrain découvert, truffé de mines. L'approche de nuit risque d'être très coûteuse du fait de ces mines. Je demande et j'obtiens qu'un intense tir d'artillerie soit appliqué dès le lever du jour sur le vallon afin de détruire le maximum de broussailles et de mines, et de faciliter le décelage des autres»...*

Après la préparation d'artillerie, l'attaque démarre. *«Les mines sont visibles et facilement évitées»*. Les tirs de mortiers et d'artillerie adverses se révèlent peu efficaces en raison de la dispersion de la compagnie, tandis que les 75 de la tourelle du Monte-Grosso (fort repris par les Français au-dessus de Sospel) appuient les fantassins «au ras des moustaches». Arrivés sur le sommet, les «marsouins» ne peuvent que constater l'abandon de la position par les Allemands. Celle-ci est parsemée de mines et le plus gros travail du sous-lieutenant Vaschalde est *«d'éviter les blessures parmi mes hommes et ceux des autres sections qui commencent à arriver par le même chemin»*. Il est 6h37 !

La 3/22ème B.M.N.A. est sur la cote 1090 de la cime du Bosc à 6h50, mais jusqu'à 8h00 la progression en direction de l'ouvrage de la Croix de Cougoule est lente car le terrain est très miné. L'ouvrage est occupé à 8h15, tandis que la 1/22ème B.M.N.A. s'installe sur le col de Termini au-dessus du village italien de Piena. Vers 14h30, une patrouille du B.M. 4 progressant en terrain très miné, occupe l'ouvrage du col de Brouis, vidé lui aussi. Tous les ouvrages de l'ancienne position de résistance de l'ex-secteur des Alpes-Maritimes sont à nouveau français, mais à quel prix !

Vers 16h00, une patrouille de la 1/B.M. 4, commandée par le lieutenant Choasson (un Chambarand) aborde Breil. Ayant trouvé des drapeaux français dans l'église, le soldat Rancoule va en hisser un au sommet du clocher. En montant l'escalier dans l'ancien P.C. allemand, une mine arrache le pied du lieutenant et blesse le sergent Arditti au visage. L'évacuation des blessés jusqu'au col de Brouis où les attend une ambulance va s'effectuer dans des conditions particulièrement difficiles. En fin d'après-midi, toute la compagnie de Mareschal descend sur Breil. Les trois ponts sur la Roya sont détruits et les maisons sont truffées de pièges minés qui vont encore occasionner d'autres victimes. De 8 à 16h00 et à quatre reprises différentes, le B.M. 4 a observé de fortes explosions suivies de nuages de poussière sur la R.N. 204, entre La Giandola et Saorge, ce qui peut laisser présager un repli prochain vers la ligne de fortins italiens bordant la crête à l'est de la Roya.

A l'aile gauche, chargée du débordement du massif par le nord, le B.M. 21 a reçu à 10h30 l'ordre de faire immédiatement mouvement en avant. Son chef de corps, le capitaine Oursel, a naturellement fait remarquer: *«qu'un certain délai sera nécessaire pour remettre les unités en situation de progression et que l'opération qui aurait pu être payante deux jours plus tôt dans la foulée des replis ennemis, risque de se heurter maintenant à un adversaire ressaisi et que de ce fait le bataillon devra progresser avec prudence en protégeant ses flancs»*. Le capitaine a raison, car le 75ème A.K., qui a vu le danger dès le 13 avril, a fait dépêcher des renforts dans le vallon du Caïros et a ordonné *«de tenir la cime du Diable à tout prix»*.

Ordre est donné aux éclaireurs-skieurs de progresser en direction des cimes de Caussega (1742 m) et de Coss (1677 m) et d'envoyer une section sur la cime de Scandail (2454 m) pour protéger le flanc gauche. La 1/B.M. 21 s'échelonna en profondeur derrière les éclaireurs-skieurs, tandis que la 3ème compagnie descendra le vallon du Caïros en liant sa progression à celle des skieurs. Le lieutenant Montel, commandant la compagnie de S.E.S., annonce qu'il est stoppé au débouché de la cime de Caussega par

des tirs d'armes automatiques. Mais depuis 17h15 la S.E.S. Baudet est sur le Scandail, où elle a pris quatre Allemands et deux mitrailleuses. A 18h15, une patrouille adverse est dispersée par les éclaireurs-skieurs près du lac Giugale (2172 m). Après un bref engagement, les éclaireurs ont libéré un lieutenant du 3ème R.I.A. qui était amené par ses gardiens.

Si les «marsouins» du B.M. 21 éprouvent beaucoup d'admiration pour l'aisance avec laquelle les éclaireurs-skieurs évoluent sur la neige, ces derniers ont la plus grande considération pour les baroudeurs de la D.F.L. et leur calme de vieilles troupes.

16 AVRIL 1945

Plateau de la Ceva

La progression reprend avant l'aube, mais elle est très lente. Elle est surtout pénible pour les sections lourdes qui portent mitrailleuses, mortiers, munitions à dos, en plus du sac, de la musette et de l'armement individuel. A 5h00, la S.E.S. 1 qui marche en direction de la cime de Coss est arrêtée par des tirs d'armes automatiques, aux maisons ruinées. A 6h00, les S.E.S. 2 et 4 qui progressent vers les cotes 1605 et 1576 sont prises sous un feu violent et précis. La S.E.S. 2 a deux tués et un blessé léger. La 1/B.M. 21 qui soutient les éclaireurs est également prise sous le tir des mitrailleuses et a cinq blessés par balles. Comme d'habitude, les Allemands ne s'accrochent pas aux pitons, mais dès que les Français s'y installent, ils empêchent tout débouché en tirant de leurs positions en contre-pente tandis que les mortiers coiffent le sommet.

Une manoeuvre de débordement par le sud est aussitôt montée avec les éclaireurs-skieurs et la 2ème compagnie qui vient d'arriver du col de Raus. Bien appuyés par un tir de mortiers et de mitrailleuses 12,7, un peloton de deux sections de la 2ème compagnie, commandé par le lieutenant Robi-Arqueros, réussit à prendre pied sur la crête boisée de 1655, prenant ainsi à revers les emplacements allemands. Après un violent combat rapproché, l'ennemi s'enfuit en abandonnant de nombreuses armes et des tués. Pour exploiter ce succès, les skieurs sont aussitôt poussés vers la cime de Coss par les pentes sud. La cime est atteinte à 20h00.

La 7/G.R. 107 (oberleutnant Simonis) qui vient de perdre la moitié de ses effectifs va d'abord s'accrocher sur les pentes nord du plateau de la Ceva. Puis, un message mal interprété par le chef du groupe de commandement, apprend à l'oberleutnant Simonis que *«Fontan vient d'être occupé par l'ennemi»*. Sans vérifier l'authenticité du message, le commandant de compagnie, épuisé par plusieurs journées de combat et de veille, prend la décision de marcher en direction de la route Fontan - S.Dalmazzo pour mettre les restes de sa compagnie à disposition du bataillon. Arrivé dans la nuit au débouché du vallon de la Ceva, il est aussitôt désarmé et condamné à mort par la cour martiale de Tende. Un recours en grâce de son chef de corps, l'oberst Stange, et la retraite allemande, sauveront la vie de l'oberleutnant.

Pendant ce temps, la 3ème compagnie qui a dépassé le poste de douane a progressé lentement dans le vallon du Caïros, assez gênée par les champs de mines. Les éléments retardateurs allemands lui ont laissé deux prisonniers et un stock de trois cents obus de mortier de 81. Arrivée au pied de la cime de Coss, la compagnie a cherché à atteindre le pont du Diable avec sa 1ère section, mais devant la vive réaction d'armes automatiques et de mortiers, elle a dû se retirer sur le pont de Gafeug.

Sur les crêtes, la S.E.S. 3 occupe la Corne de Bouc (2414 m) depuis 15h00. Pour l'épauler, la 9ème compagnie du III/3ème R.I.A. s'est installée sur le mont Macruera (2556 m) et la cime du Truc. De là, elle pousse des éléments en direction de la cime des Laghi pour dominer la région des lacs de la vallée des Merveilles. Dans l'après-midi, les Allemands déclenchent une contre-attaque sur Macruera. Elle échoue sous le feu et les alpins font quatorze prisonniers, dont un officier. Ce dernier, «nazi fanatique», sera assassiné dans la nuit par un F.F.I. polonais.

Dans la zone de la 2ème brigade, la 3ème compagnie du B.M. 4 occupe la localité de La Giandola sur la R.N. 204, tandis que la 4/22ème B.M.N.A. atteint la Roya qu'elle franchit en plusieurs points. Puis, elle s'empare de la gare de Piena. Dans la soirée, une patrouille de la 1ère compagnie, envoyée au village italien de Piena, se fait «allumer» à bout portant: sept tirailleurs blessés sont sauvagement achevés à la mitrailleuse...

17 AVRIL 1945

Tandis que le 2ème B.L.E. reste sur les positions atteintes, le 3ème B.L.E. reprend la progression en direction de Colla-Bassa. Pour son chef, le



Un char Stuart et une estafette moto au carrefour des Quatre-Chemins durant la progression vers Plan-Caval. Ci-dessous à droite, deux fusiliers marins sur leur char «Annie» sur les pentes de l'Authion à 2000 mètres d'altitude, une image symbolique de ces combats oubliés par toute l'Europe alors que l'invasion de l'Allemagne qui se termine polarise toutes les attentions. A gauche, un camp de toile au milieu de la forêt de Turini. Collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.



Pour ravitailler les troupes sur le front de l'Authion, l'armée française utilise toutes sortes de véhicules automobiles, mais aussi des centaines de mulets qui chemineront sans cesse sur les pistes et les sentiers escarpés jusqu'à la libération totale du massif.

Collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.



commandant Lalande: «ces brefs engagements, dans un paysage assez coupé et couvert, évoquent plutôt des approches à travers des broussailles ou boqueteaux, des interventions brutales d'armes automatiques lorsqu'on aborde une clairière ou un endroit découvert, que des attaques de blockhaus dont le secteur de tir est relativement aisé à reconnaître».

A 11h30, la 11^{ème} compagnie attaque et réussit à prendre pied sur la cime de Colla-Bassa (1422 m) qui domine les vallées de la Roya et du Caïros, mais ayant épuisé toutes ses munitions, la Légion est rejetée par une contre-attaque venant de la contre-pente. L'attaque est reprise à 16h00 et l'objectif est à nouveau atteint, mais une nouvelle contre-attaque et un furieux corps à corps rejettent encore une fois les légionnaires sur la baisse de Colla-Bassa. Ravitaillement en munitions et évacuations sanitaires posent de sérieux problèmes, car il y a plus de trois heures de marche depuis la base avancée. Dans la soirée, presque à court de munitions, le 3^{ème} B.L.E. demande le retour des blindés du 1^{er} R.F.M.

Vallon du Caïros

A l'aile gauche, chargée du débordement du massif par le nord, les Allemands paraissent décidés à tenir le ravin de la Ceva qui débouche dans la vallée de la Roya au nord de Fontan. La 2/B.M. 21 le déborde par le sud en s'écartant au maximum du ravin et bascule sur la pente sud du vallon du Caïros par le collet d'Albey (1353 m). Profitant de l'action de la 3^{ème} compagnie qui concentre l'attention de l'ennemi dans le fond du vallon, elle réussit à occuper la cime de Pézurbe (1002 m) qui domine Fontan et la vallée de la Roya. C'est un coup dur pour les communications de l'adversaire ! Pour épauler sa conquête, la 2^{ème} compagnie occupe la cote 1353, à la grande surprise des Allemands. Depuis 1652, ils réagissent par des tirs de mortiers et repoussent deux tentatives de la S.E.S. 2, malgré la préparation d'artillerie. Puis, c'est au tour de 1353 de subir une contre-attaque. Elle est repoussée par le feu des armes automatiques et le tir d'arrêt de l'artillerie.

La 3^{ème} compagnie contourne les positions allemandes des gorges du Diable en manoeuvrant par le haut, monte les pentes abruptes de Lourme et redescend sur le petit hameau de Maurion où elle surprend les Allemands: dix sept-prisonniers, deux mitrailleuses. Il est 10h00. Leurs avant-postes dans le vallon du Caïros étant ainsi coupés de leurs arrières, les Allemands ne vont pas tarder à réagir. A 15h00, un tir précis de l'artillerie s'abat sur Maurion. Les blessés s'accumulent au poste de secours. Pour les évacuer, il faut brancarder jusqu'à la cime de Lourme, puis redescendre jusqu'aux granges de Caïros pour les remonter ensuite jusqu'à Plan-Caval. A 17h30, la section Albospeyre, appuyée par l'artillerie, se lance à l'assaut des granges de Cabanère, réussit à s'y installer mais ne peut avancer au-delà. Avec quelques salves de son 81, le sergent Bertoue musèle enfin le mortier du pont du Diable.

Sur les crêtes, dès 5h00 du matin, le groupe Calmel (S.E.S. 3) a repoussé une contre-attaque sur la Corne de Bouc. Les 8^{ème} et 9^{ème} compagnies du 3^{ème} R.I.A. sont attaquées sur le Scandail. La contre-attaque d'éléments du II/G.R. 107, prise sous le feu de toutes les armes automatiques et de l'artillerie qui déclenche des chutes de pierres sur les Allemands, est repoussée. Les grenadiers vont se réfugier sous des surplombs de rochers pour se mettre à l'abri. L'évacuation des blessés étant pénible, les Allemands attendront 1h00 du matin pour se retirer.

Le B.M. 21, arrivé au-dessus de la Roya, pourrait poursuivre son avance sur Fontan, mais il est étiré sur une dizaine de kilomètres de front, au contact de l'ennemi, et n'a plus de disponibilités de manoeuvre. Son voisin de droite, le 3^{ème} B.L.E. (arrêté devant Colla-Bassa) ne pouvant pousser jusqu'à dominer la vallée de la Roya, et son voisin de gauche, le 3^{ème} R.I.A., ne pouvant prendre à sa charge la protection du flanc gauche du bataillon jusqu'à la cime de Coss, le B.M. 21 est obligé de se mettre sur la défensive. Les compagnies reçoivent l'ordre de s'installer en points d'appui fermés sur les crêtes, les vallons étant battus par l'artillerie française.

18 AVRIL 1945

La S.E.S. 3 établie sur la pointe de la Corne de Bouc (2414 m) subit une violente contre-attaque de nuit qui l'oblige à un repli hâtif sur Colla-Rossa (2261 m). Faute d'éléments disponibles, la Corne de Bouc ne peut être réoccupée. Pendant la nuit, les Allemands se sont esquivés du pont du Diable, car ils sont dominés sur leur gauche par le 3^{ème} B.L.E. et coupés de l'arrière par la présence d'une partie de la 3/B.M. 21 à Maurion. La 3^{ème} compagnie en profite pour faire la jonction de ses deux fractions et nettoyer

le terrain. Elle ramasse trois prisonniers dont un feldwebel (adjudant). Descendant le vallon du Caïros, elle s'arrête à un kilomètre de Saorge, à hauteur de la cime de Pézurbe où la situation reste tendue.

A 15h30, préparation d'artillerie d'une demi-heure sur Pézurbe qui entraîne un tir de contre-batterie sur S.Dalmazzo (St.Dalmas-de-Tende) d'où vient le tir allemand. A 16h00, une compagnie du G.R. 80, après avoir esquissé un mouvement tournant par Campeï, se lance directement sur Pézurbe. La section de l'adjudant-chef Richard, la plus exposée, en arrive au combat rapproché et reflue quelque peu. Les Français ont onze blessés. Le lieutenant Robi-Arqueros intervient pour récupérer les postes perdus mais, dans la nuit, il abandonne le versant nord de Pézurbe pour s'accrocher aux pentes sud.

Plus au sud, les blindés du 1^{er} R.F.M., mis à la disposition du 3^{ème} B.L.E. à Colla-Bassa, sont renvoyés car les Allemands ont décroché pendant la nuit. En fin de soirée, les légionnaires occupent le vieux fort de la Marta (1147 m) et la cote 1120. Toute la vallée de la Roya est ainsi dominée jusqu'à Fontan.

19 AVRIL 1945

Cime de Pézurbe

Pendant la nuit, au-dessus de Fontan, tirs de harcèlement allemands sur la cime de Pézurbe. Vers 11h00, nouvelle tentative d'infiltration ennemie vers Pézurbe par le Campeï, un vallon au nord-ouest de la cime. Le lieutenant Robi-Arqueros se félicite d'avoir pris des positions plus en retrait «afin qu'une prochaine attaque tombe dans le vide. Bien m'en a pris, car j'ai pu éviter l'écrasement par leurs tirs de mortiers et ce sont eux qui ont reçu les miens». Un tir d'arrêt contraint les Allemands au repli. Malgré tout, la position du B.M. 21 devient critique en raison de la grande étendue de terrain qu'il occupe et de l'éloignement de ses bases: il faut vingt-deux heures de brancardage pour porter les blessés jusqu'à la pointe des Trois-Communes !

Le commandant Oursel insiste auprès de l'infanterie divisionnaire pour que ce soit la même unité relevante qui prenne à son compte la cote 1355 qui domine le torrent de la Ceva, et Pézurbe. Le 2^{ème} B.L.E., regroupé à Plan-Caval, est chargé de relever progressivement les unités du B.M. 21. L'opération est rendue difficile par les distances à parcourir et les pentes à grimper (six à sept heures de marche) ainsi que par la pénurie des mulets pour le transport du matériel.

A 13h00, le commandant Simon (2^{ème} B.L.E.) arrive avec deux compagnies. Il est convenu que la relève, qui s'avère délicate, sera échelonnée sur quarante-huit heures. La 6^{ème} compagnie (lieutenant Mantel) est chargée de remplacer le groupement Robi-Arqueros sur Pézurbe. La section Sautreau (1/B.M. 21) doit occuper le vallon de Campeï pendant toute la nuit pour donner à la nouvelle garnison de Pézurbe le temps de s'installer.

La section est d'abord chargée d'identifier des cadavres allemands restés sur le terrain, loin en avant des lignes, et de tendre une embuscade autour d'eux. Le commandant de compagnie, le capitaine Gory, accompagne la section avec un mortier de 60.

Parti à la tombée de la nuit, la section réduite à vingt-quatre hommes avance en ligne vers le fond du vallon où il y a, en effet, plusieurs cadavres à la source du torrent. Marchant à proximité du sous-lieutenant Sautreau, le capitaine Gory s'approche du premier corps et «tend déjà la main vers lui quand... le cadavre se redresse et crie quelque chose comme «Feind !» (ennemi), et aussitôt la bagarre s'enchaîne dans le noir: coup de pistolet à bout portant du capitaine sur son mort, rafales de mitraillettes allemandes, riposte des Thompson, mes F.M. rétablissent l'ordre et les cadavres nous abandonnent le terrain».

20 AVRIL 1945

Bien que l'ennemi soit alerté, le capitaine maintient quand même l'embuscade, et la section s'installe en demi-cercle, face au nord-est. Le capitaine et la pièce de mortier sont à 150 m en arrière, autour d'une petite cabane de berger. La nuit est d'encre, les hommes sont à l'affût. Ils perçoivent des bruits de relève sur la cime de Pézurbe que la 2/B.M. 21 a quittée vers 1h00 du matin. Le temps passe, puis ce sont des bruits de troupe en marche, plein nord, au-dessus d'eux. Inquiet, le sous-lieutenant Sautreau va rendre compte à son capitaine. Celui-ci lui répond sèchement «qu'il s'alarme à tort, car c'est la relève qui s'effectue» et il se recouche dans la cabane. Maintenant, derrière la section, des cailloux roulent sous les pas d'une troupe qui avance lentement. Le sous-lieutenant scrute le terrain à la jumelle et dans

la faible lueur de la lune qui vient de se lever, il croit voir arriver la relève...
«Ce sont les Fritz, qui abordent sans ralentir la cabane du berger. Deux coups de pistolet, le capitaine Gory vient encore d'ouvrir le bal, mais la riposte est foudroyante. Des giclées de balles traçantes vertes jaillissent de cette masse compacte qui nous déboule dessus avec des cris rauques et scandés. Heureusement, le groupe Jacquart a déjà fait face en arrière et tire de toutes ses armes. Le choc est rude, la vague d'assaut glisse sur notre gauche et submerge le groupe Baudin qui, plus bas, tourne le dos. La mêlée est inextricable. Nous ne pouvons rien faire pour nos camarades qui sont refoulés dans le fond du ravin où ils se défendent farouchement avant de se rendre. C'est ainsi que le sergent Baudin, reprenant le F.M. des mains de son tireur François, tombé criblé de balles, sera saisi par une grappe d'Allemands et assommé d'un coup de grenade à manche en pleine face».

«Mais pendant ce temps, le gros de la troupe essaie aussi de nous encercler et de nous repousser dans le ravin. Une seule issue pour nous, passer à travers cette masse qui nous enserme. Bien regroupés, nous nous ouvrons un chemin par un feu roulant. La mêlée est des plus confuses, les combattants s'interpellent en Allemand, en Français, tirent ou hésitent, mais nous passons. Nous remontons jusqu'à la piste de Pézurbe et réoccupons une partie de la crête d'où nous chassons l'adversaire à la grenade».

C'est la section de droite de la 2/G.R. 107 qui vient de buter sur l'embuscade de Campeï. Dans la soirée, alors que la compagnie était en réserve dans un tunnel ferroviaire près de Fontan, après une dure journée de repli, l'oberleutnant Drese avait reçu l'ordre de reprendre à tout pris Pézurbe qui gêne décidément trop les Allemands.

Cette courte bagarre a quand même donné une demi-heure de répit à Pézurbe pour s'alerter. La position est maintenant tenue par la 6ème compagnie, réduite à deux sections. Ayant occupé le terrain dans la nuit, les légionnaires n'ont pas encore eu le temps de s'installer utilement. Le terrain est particulièrement difficile pour les assaillants qui escaladent Pézurbe: forte pente parsemée de rochers et de restes de murettes. L'oberfeldwebel Klein qui conduit la section du centre arrive soudain en face d'un guetteur, camouflé derrière un rocher. En s'aplatissant, Klein est grièvement blessé d'une rafale de P.M. C'est la bagarre ! Tournés à la fois par le nord et par l'ouest, les légionnaires ne tiennent pas. La position est enlevée assez rapidement au prix de quelques pertes.

A 6h45, on aperçoit des prisonniers français sur la cime de Pézurbe. Les tis d'artillerie, mal demandés, ne sont pas intervenus en temps voulu. Des rescapés de Pézurbe rejoignent progressivement le vallon du Caïros, où ils sont recueillis par la 3ème compagnie du B.M. 21. Le retour du sous-lieutenant Sautreau à la compagnie «jette la consternation». Des quinze hommes qui restent, deux sont blessés, dont un, Autret, doit être évacué d'urgence. Le capitaine Gory, blessé par de multiples éclats de grenade, a réussi à rejoindre avec trois blessés. Le total des disparus de la compagnie se monte à quinze. Vers 11h00, le capitaine Gory arrive enfin au P.C. du bataillon à la Causséga. Au cours de l'après-midi, un petit avion Piper-Cub tentera vainement de se poser pour l'évacuer. Il ne reste donc plus que le long et pénible brancardage jusqu'à la pointe des Trois-Communes où il n'arrivera qu'à 22h00.

Le 20 avril est décidément une journée noire pour la Légion. Une patrouille du 3ème B.L.E., poussée assez loin en direction de Saorge, est tombée dans une embuscade. Un seul légionnaire est parvenu à s'en échapper, la moitié des autres rejoindra le lendemain à l'aube: huit seront faits prisonniers. Pour la 13ème demi-brigade, ce sera le dernier combat de la Seconde Guerre Mondiale, commencée cinq ans auparavant dans les neiges de Narvik...

21 AVRIL 1945

Alors que le 2ème B.L.E. s'apprête à repartir à l'attaque pour reprendre Pézurbe, l'ordre arrive de ne rien tenter et d'attendre la relève. La 1ère D.F.L. doit être regroupée en vue d'une exploitation ultérieure, probablement une exploitation de la percée en direction de Turin. Elle sera progressivement relevée par le 3ème R.I.A., le 18ème R.T.S. et le 29ème R.T.A., régiments encore équipés et armés sur le type de 1940. Les tirailleurs sénégalais sont armés de fusils autrichiens et de F.M. italiens.

Au 22ème B.M.N.A., le lieutenant Fèvre, commandant la 4ème compagnie, est tué par la balle d'un «sniper» caché près de la gare de Piena. Ce Français Libre de la première heure, Compagnon de la Libération, mourra en quelques minutes. Il sera l'un des derniers tués de la 1ère D.F.L., qui ira

reposer au cimetière de L'Escarène parmi ses 266 camarades. Plus de 4000 de ses anciens compagnons sont morts avant lui dans les rangs de la D.F.L. pour la libération et «une certaine idée de la France»...

La deuxième partie du programme, pénétrer en Italie, reste encore à exécuter. Mais le problème n'est pas simple. Le massif de l'Authion est certes aux mains des Français, mais la route du col de Tende et celle du bord de mer sont toujours tenues par les Allemands qui interdisent toute exploitation par le sud.

Dans les journées qui suivent, le statu-quo règne dans la Roya. Pour contourner les forces adverses du col de Tende et de la Ligurie, c'est par le col de Larche qu'est lancée l'offensive française le 22 avril. Trois jours plus tard, sur ordre du Führer, l'armée germano-italienne de Ligurie fait retraite sur la région de Turin où elle doit se regrouper, avant de se replier sur le «réduit alpin» en passant par le lac de Côme...

25 AVRIL 1945

Le 22ème B.M.N.A., déployé dans trois directions, était reparti à l'attaque vers la basse Roya. La 1ère compagnie attaquant vers la cime du Tron s'était



Parmi les curiosités des fortifications du massif de l'Authion, l'on trouve un certain nombre d'ouvrage du type Séré de Rivières. Il s'agit de forts construits au siècle dernier (vers 1880) selon des techniques alors en vigueur. A cette époque, les progrès rapides de l'artillerie ont conduit à la réalisation d'obus terriblement performants capables de démolir les structures fortifiées les plus solides. Dès lors, ces fortifications tout juste sorties de terre se sont trouvées obsolètes. Pour leur conserver leur efficacité l'on a donc conservé la structure générale tout en renforçant les parties les plus vulnérables avec des structures bétonnées et des ajouts de caponnières.

Ainsi en avril 1945 l'on a pu voir des chars modernes donner l'assaut à des ouvrages dont l'aspect général ressemblait parfois aux forts de l'époque napoléonienne.

Ci-dessus, le fort de Mille-Fourches (2048 m), d'aspect ancien avec ses parties modernisées.

Photos Yann Duvivier

heurtée à des champs de mines où plusieurs tirailleurs ont eu le pied arraché. Puis, la compagnie est descendue sur le village italien d'Olivetta, déjà dépassé par une section de la 2ème compagnie qui a continué sur S.Michele, où tous les éléments du bataillon vont faire leur jonction.

A 18h00, le bataillon regroupé reçoit l'ordre de se porter à marche forcée sur Vintimille en descendant la vallée de la Roya. Malgré la fatigue et les nombreuses coupures qui jalonnent la route, le 22ème B.M.N.A., en vrai tirailleur, couvre les 16 km en trois heures. A Vintimille, il retrouve les éléments du B.M. 5 et s'installe défensivement pour la nuit. Dans la ville détruite, des drapeaux blancs flottent un peu partout et l'accueil des habitants est cordial. Des panneaux hâtivement peints portent l'inscription «W de Gaulle»...

Devant cette nouvelle situation, il existe normalement trois routes pour passer en Italie: la route du littoral, celle du col de Tende et celle du col de Larche. Six grandes coupures entre Menton et Vintimille, tous les ouvrages d'art détruits dans la Roya entre Saorge et Tende, interdisent l'exploitation par le sud. Les énormes destructions sur la route du col de Larche enlèvent également toute possibilité d'utiliser ce passage. De plus, deux compagnies du génie sur trois et tous les bulldozers sont au travail sur la piste Isola - col de la Lombarde. Comme elles avaient joué en 1940 face à l'est, les destructions jouent maintenant face à l'ouest, confirmant leur valeur considérable en montagne, retardant le débouché dans la plaine d'éléments blindés et motorisés. Il ne reste donc plus que le col de la Lombarde et, à 19h00, le P.C. de la D.F.L. envoie à ses unités le message suivant: «Exécutez manoeuvre Pingouin», déclenchant ainsi les mouvements prévus dans l'ordre préparatoire de la veille et le transfert des unités vers la Tinée.

26 AVRIL 1945

Le 29ème régiment de tirailleurs algériens (colonel Wiederspach-Thor) nouvellement affecté au D.A.A., progresse vers Tende, où il reçoit un accueil délirant d'une population qui avait voté son rattachement à la France en 1860 et qu'on avait laissé au roi d'Italie parce qu'il y possédait quelques terrains de chasse.

Toute la vallée de la Roya est désormais libérée. Deux jours plus tard, un groupe de 320 civils tendasques et brigasques résidant sur la côte remontent dans leurs villages où un plébiscite est organisé en faveur de la nationalité française. Pourtant, la route du rattachement sera encore longue... mais cela est une autre histoire !

Pour conclure sur l'épisode des combats de l'Authion, le capitaine Cadoux, chef du 2ème bureau de la D.F.L., avait vu très juste dans la conclusion de son rapport du 3 avril: «Une attaque frontale sur l'Authion semble vouée à l'insuccès ou tout au moins entraînerait de très fortes pertes pour les unités attaquantes, le seul itinéraire praticable étant la baisse de Tuis, très étroite et battue par la Forca. Une attaque sur l'objectif du col de Raus - baisse de St.Véran paraît aisée, l'arête St.Véran - cime du Diable n'étant pas occupée à l'heure actuelle». C'était cette manoeuvre par les hauts que les B.M. 21 et les éclaireurs-skieurs avaient senti dès le 14 avril, mais ils avaient été arrêtés en pleine exploitation.

S'il est permis de rêver, que n'aurait-on pas obtenu en faisant manoeuvrer les excellentes S.E.S. de la 27ème D.A. sur la ligne de crêtes cime du Diable (2686 m) - cime de Gauron (1622 m), non occupées et avec en face de soi des fantassins rhénans ? Cette manoeuvre aurait permis d'isoler tout le massif de l'Authion, le col de Brouis et leurs fortifications, en les coupant de leurs arrières à hauteur de S.Dalmazzo, et aurait évité ces attaques frontales «aussi coûteuses qu'inutiles» selon l'avis de très nombreux cadres de la D.F.L. Mais n'aurait-il pas été plus efficace de renvoyer sur les Alpes les «goumiers» marocains et la 4ème D.M.M. à la place de la 1ère D.F.L. peu adaptée à ce genre de terrain ? Cette belle division de montagne avait déjà fait ses preuves dans le maquis corse, sur les contreforts des Abruzzes, dans la neige des Alpes et des Vosges. Elle avait toujours gardé ses sections d'éclaireurs de montagne et ses échelons muletiers. La 1ère D.F.L., division motorisée, aurait été certainement plus utile dans la «chevauchée héroïque» sur les routes d'Allemagne que les tirailleurs et les goumiers se déplaçant à pied avec leurs mulets. Les incompatibilités d'humeur aux hauts échelons de la hiérarchie ont parfois de curieuses répercussions qui ne sont pas toujours «pour le bien du service et le succès des armes de la France», comme le veut la formule réglementaire...

- BIBLIOGRAPHIE -

Pour en savoir plus sur ces événements dramatiques, nous invitons le lecteur à consulter les ouvrages de référence suivants:

- **BATAILLE DES ALPES, ALBUM MEMORIAL**, par Henri Béraud aux Editions Heimdal.

- **LES ALPES-MARITIMES 1939-45: UN DEPARTEMENT DANS LA TOURMENTE**, par Jean-Louis Panicacci aux Editions SERRE.

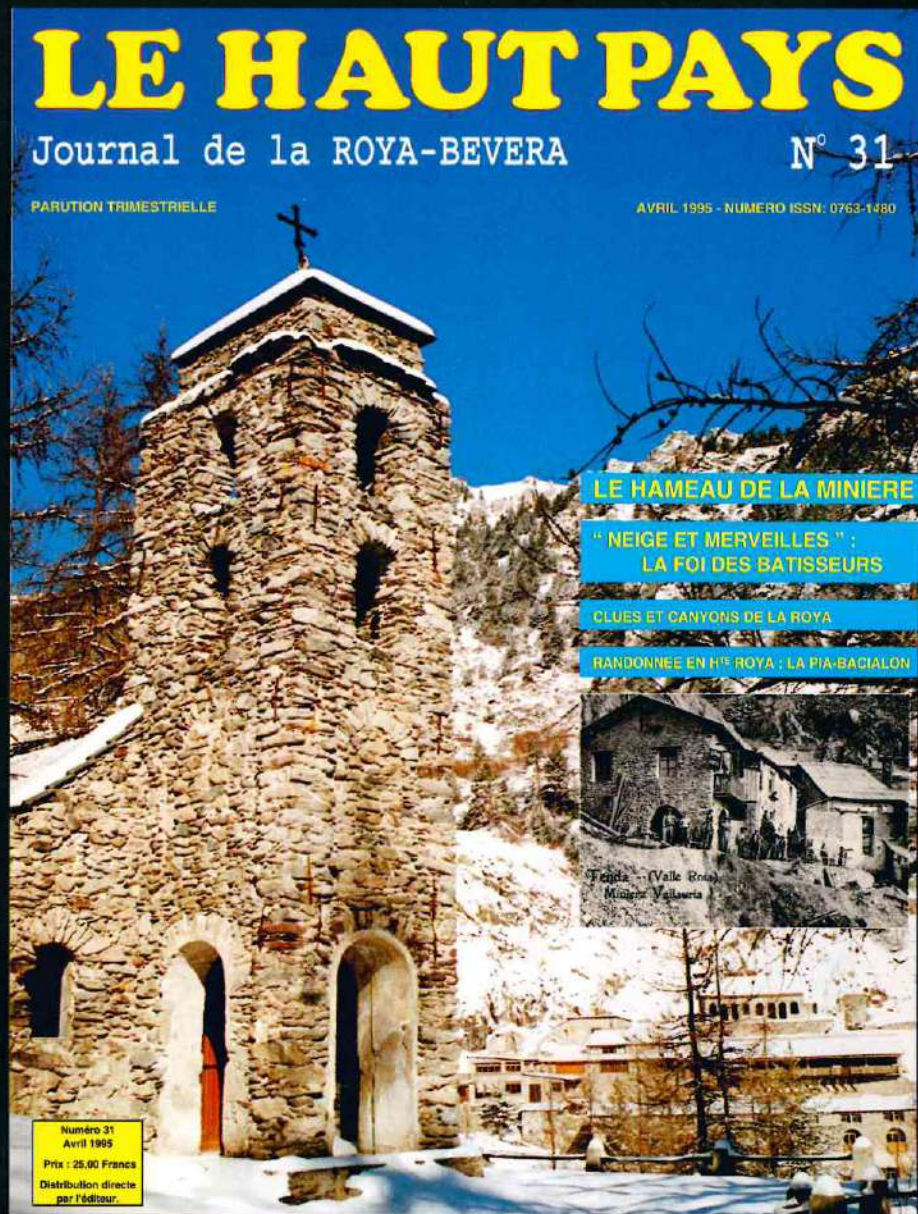
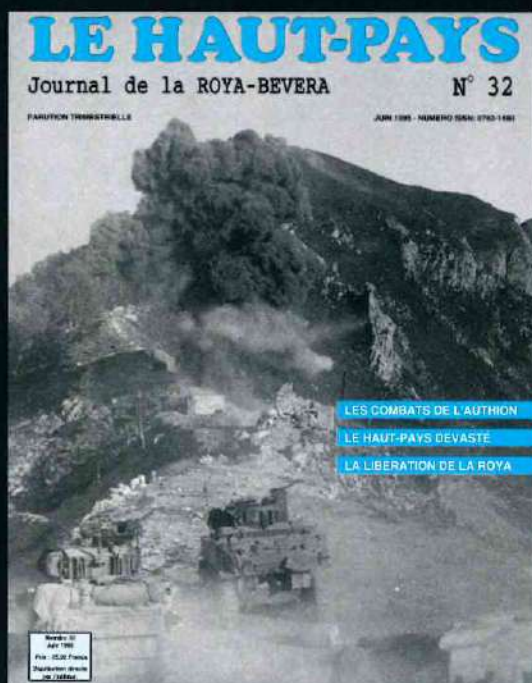
- **LA RESISTANCE AZUREENNE**, sous la direction de Jean-Louis Panicacci aux Editions SERRE.

- **1939 - 1945, LA GUERRE DANS LES ALPES-MARITIMES**, ouvrage collectif aux Editions du Cabri.

Glossaire et abréviations employées

- A.K.: «armeekorps», corps d'armée allemand.
- B.I.M.: bataillon d'infanterie de marine.
- B.I.M.P.: bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique.
- B.L.E.: bataillon de Légion Etrangère.
- B.M.: bataillon de marche.
- B.M.N.A.: bataille de marche Nord-Africain.
- C.A.C.: compagnie antichars.
- C.C.I.: compagnie de canons d'infanterie (artillerie légère d'appui).
- C.O.R.F.: commission d'organisation des régions fortifiées (responsable de la construction de certaines fortifications de la ligne Maginot).
- D.A.: division alpine.
- D.B.L.E.: demi-brigade de Légion Etrangère.
- D.F.L.: division française libre.
- D.M.I.: division motorisée d'infanterie.
- D.M.M.: division de montagne marocaine.
- F.F.I.: forces françaises de l'intérieur (résistance).
- F.F.L.: forces françaises libres.
- F.M.: fusil-mitrailleur.
- F.T.P.: francs-tireurs partisans français (résistance).
- G.F.M. (cloche): coupole métallique d'une fortification abritant un lance-grenades et une pièce de fusil-mitrailleur.
- G.R.: «grenadierregiment», régiment allemand de grenadiers.
- M.G.: «maschinengewehr», mitrailleuse allemande.
- P.C.: poste de commandement.
- P.M.: pistolet-mitrailleur (communément appelé «mitrailleuse»).
- R.C.: régiment de cuirassiers.
- R.F.M.: régiment de fusiliers marins.
- R.I.A.: régiment d'infanterie alpine.
- R.T.A.: régiment de tirailleurs algériens.
- R.T.S.: régiment de tirailleurs sénégalais.
- Bazooka: tube lance-roquettes américain, utilisé contre les blindés ou les ouvrages fortifiés.
- Caponnière: galerie souterraine percée de meurtrières, permettant aux défenseurs d'une fortification de tirer sur un assaillant introduit dans le fossé entourant l'ouvrage.
- Chambarands: troupes issues du maquis de la région de Chambarand dans l'Isère.
- Dakota: célèbre avion américain Douglas C47 (ou DC3) employé pour le transport des troupes et du matériel.
- Flak: artillerie anti-aérienne allemande.
- Marsouins: surnom des fantassins de l'infanterie de marine.
- Panzerfaust: lance-roquettes antichars allemand.
- Schuhmine: mine anti-personnel allemande.
- 12,7 et 30: calibres de mitrailleuses.
- 37, 57, 60, 75, 77, 81, 88, 105 et 155: calibres de canons, mortiers et obusiers. Il était fréquent que les belligérants emploient des pièces d'artillerie prises à l'adversaire: pour s'en tenir à ce texte, on remarque par exemple les canons antichars allemands 75 PaK, utilisés par l'armée française contre la redoute des Trois-Communes, ou les mortiers de 81 des ouvrages fortifiés français, retournés par les garnisons allemandes contre les assaillants de l'Authion.

Votre magazine
LE HAUT-PAYS
vous attend
en librairie !



👉 Le N° 32, à paraître en juin sera un spécial entièrement consacré à la tragédie du printemps 1945 : combats de l'Authion, destruction massive des vallées de la Roya et de la Bévéra, libération de la Roya ... Réservez le dès à présent chez votre libraire !

**Certains numéros s'épuisent vite,
n'attendez pas pour
compléter votre collection !**

LE HAUT-PAYS

QUARTIER VERPIERRE - 06540 - BREIL/ROYA

Téléphone: 93.04.46.91 - Télécopie: 93.04.92.23

| | | | | |
|------------------|-------------------|---------|--------------------|---------|
| Les n° 3, 5 et 6 | prix en librairie | 15,00 f | par correspondance | 20,00 f |
| Les n° 8 à 10 | prix en librairie | 18,00 f | par correspondance | 23,00 f |
| Les n° 11 | prix en librairie | 25,00 f | par correspondance | 30,00 f |
| Les n° 12 à 17 | prix en librairie | 18,00 f | par correspondance | 23,00 f |
| Les n° 18 à 26 | prix en librairie | 20,00 f | par correspondance | 25,00 f |
| Les n° 27 à 30 | prix en librairie | 25,00 f | par correspondance | 30,00 f |

Frais de port PTT gratuits à partir d'une commande de 4 numéros anciens
Abonnement pour 4 numéros (frais de port PTT inclus) : 85,00 f

ATTENTION LES NUMEROS 1, 2, 4 ET 7 SONT EPUISÉS



Au sommaire du n° 1: La Brigue au Moyen-Age - Savoir faire «mouche» à tous les coups (Protection de l'olivier) - Les orgues de nos vallées - Saorge, un hameau ressuscité - La Minière de Vallauria - Le dernier boeuf de labour des Alpes-Maritimes - Breil, l'aigle royal - Les «ravioles» breilloises - Visite du Fort St.Roch à Sospel (avec son funiculaire et ses voies de 60) - Roya-Bevera Magazine (avec nouvelles de la ligne Nice - Cuneo).



Au sommaire du n° 2: Sospel au temps du tramway (avec reproduction de plusieurs cartes postales et photos inédites) - Arbres fruitiers, légumes d'autrefois: un patrimoine à sauvegarder - Un orgue d'avant-garde: le Serassi de Tende - Fontan: les eaux de la Fouze - Les gravures rupestres du Mont-Bégo - Le renard, un animal méconnu - Vie culturelle et associative de nos vallées - Roya-Bevera Magazine (avec les nouvelles de la ligne Nice - Cuneo).



Au sommaire du n° 3: Sospel: le Pont-Vieux - Déportation des Breillois à Turin - Promenades et randonnées: de St.Dalmas à Tende - Révions un peu - Le viaduc ferroviaire de Scarassou - Connaissez-vous Breil? (village de Suisse orientale) - Courir... dans la Roya - Les gravures rupestres du Mont-Bégo.



Au sommaire du n° 4: La découverte de la Bevera fortifiée (suite) - Les récits de nos grands-mères: le soulier de la jeune fille - Traditions agricoles: l'oléiculture - Le monument aux morts de Fontan - Notre-Dame du Mont des Oliviers à Breil - Cuisine locale: les tourtes pour l'été - L'évolution démographique de la Roya (1ère partie) - Roya-Bevera Magazine.



Au sommaire du n° 5: Tende, les origines de la Cité - Les foires d'automne - La triste fin du Circaete de Moulinet - Il était une fois La Brigue et ses bergers - L'orgue de La Brigue - L'évolution démographique de la Roya (2ème partie) - Douche écossaise en Roya - Roya-Bevera Magazine - Cuisine locale: la Pissare de Moulinet.



Au sommaire du n° 6: Les photos-souvenirs d'un hiver mémorable - Le dernier toit de chaume de la Roya - Napoléon Bonaparte et deux illustres Brigasques (1ère partie: Bruno Lantéri) - Nature et environnement: Jean Le Blanc - Moulinet: aperçu historique - Activités scolaires: la Fête des Lumières - Roya-Bevera Magazine - Cuisine locale: I Cugell.



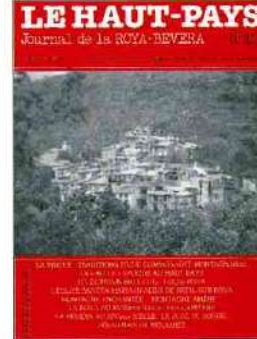
Au sommaire du n° 7: Numéro spécial consacré à «A Stacada» de Breil.



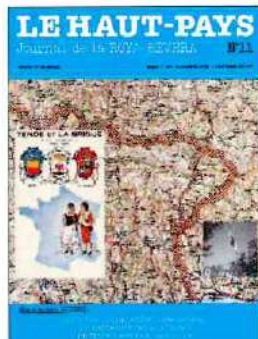
Au sommaire du n° 8: Une randonnée en Haute-Roya: les forts du Col de Tende - Nature-Environnement: Pinguicula la carnivore - Les classes de 6ème de Sospel sur le trace des animaux sauvages - S.O.S. gravures: les dégradations de la Vallée des Merveilles - Marche d'approche - Napoléon Bonaparte et deux illustres Brigasques (2ème partie: Jean-Baptiste Rusca) - Recherches sur les origines de Breil - Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées - Roya-Bevera Magazine.



Au sommaire du n° 9: Propos apicoles - Contrôle sanitaire des troupeaux à Tende au XVIIIème siècle - Profession: peintre restaurateur fresquist - L'Authion: images et odeurs du passé - Nature et environnement: la Bondrée apivore - Dans l'indicateur 1925 - Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées - Roya-Bevera Magazine.



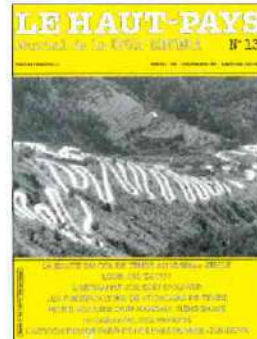
Au sommaire du n° 10: La Brigue: traditions d'une communauté montagnarde - La «Belle Epoque» au haut pays - Un écrivain breillois: Louis Roya - L'église Sancta-Maria in Albis à Breil-sur-Roya - Montagne enchantée... montagne amère - La Roya au XVIIIème siècle: les campiers - La Bevera au XIVème siècle: le juge de Sospel - Souvenirs de Moulinet - Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées - Roya-Bevera Magazine.



Au sommaire du n° 11: Numéro spécial consacré à la commémoration du 40ème anniversaire du rattachement des villages de Tende, La Brigue, Piène et Libre à la France.



Au sommaire du n° 12: Des colons du haut-pays en Algérie - L'éboulement du Paganin - Nature et environnement: l'edelweiss - Le Graviras dans la vie breilloise - La légende sospelloise de la Nièya - Une randonnée en Haute-Roya: autour de la Roche de l'Abisse - 25 ans après: Michel Siffre - Roya-Bevera Magazine.



Au sommaire du n° 13: Souvenirs de voyage sur la route du Col de Tende au XVIIIème siècle - Loup, qui es-tu? - L'artisanat sur bois d'olivier - Les fortifications de St.Dalmas-de-Tende - Petite histoire d'un hameau: Piène Basse - Carnaval des enfants - Roya-Bevera Magazine.



Au sommaire du n° 14: La Maglia, une vallée chère aux Breillois - Une randonnée en Haute-Roya: du Lac des Mesches aux granges de Gauron - Tende au XVIIIème siècle: les avalanches mauritières - La Première Fête du Livre pour l'enfant de la Vallée de la Roya - Distillerie de lavande à Moulinet - Roya-Bevera Magazine - Bibliographie.

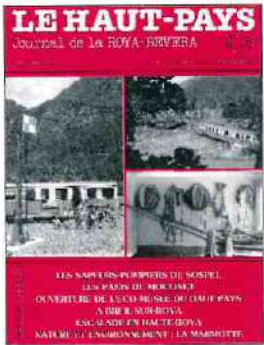


Au sommaire du n° 15: Les anciens hameaux de La Brigue - La Roya au XVIIIème siècle: Quand le haut pays était un repaire de brigands - Afin que nul ne meure - Saorge: le pays des «bonzais» - La «petite histoire» du Haut-Pays - Sospel: le monument «Mensier» au Mangiabo.

N° CPPAP: 66439
Dépôt légal: Octobre 1994
Directeur de la publication: Michel BRAUN
Imprimerie: TTT - 06500 Menton

LE HAUT-PAYS, UN MAGAZINE QUI SE COLLECTIONNE

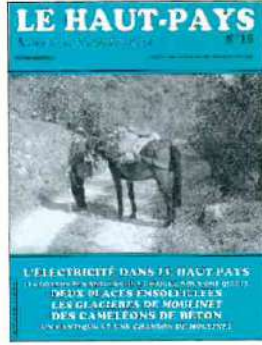
POUR NE MANQUER AUCUN NUMERO - ABONNEZ VOUS !



Au sommaire du n° 16: Les sapeurs-pompiers de Sospel - Les «Paris» de Moulinet - Ouverture de l'ecomusée du Haut-Pays à Breil-sur-Roya - Escalade en Haute-Roya - Nature et environnement: La marlotte - Une «Ascension» en Haute-Roya: la montée à la cime de La Nauque - La deuxième fête du livre pour enfant de la vallée de la Roya.



Au sommaire du n° 17: Sospel: la carrière de pierres de L'Agaisen - Les anciens combattants de la Haute-Roya - La Giandola, hameau de Breil - Les relations des seigneurs avec la communauté de Tende - Morignole: le dernier troupeau - Moulinet: la restauration du cadran solaire - Roya-Bevera Magazine - Cuisine locale: la crichente.



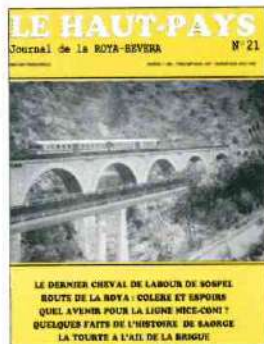
Au sommaire du n° 18: L'électricité dans le haut-pays - Les doyens des bergers de La Brigue nous ont quitté - Deux places ensoleillées - Les glaciers de Moulinet - Des caméléons de béton, ou le camouflage des fortifications italiennes - Un cantique et une chanson de Moulinet.



Au sommaire du n° 19: Fanfares et musiques de Sospel - Les festivités carnavalesques à Breil et Saorge - A Stacada d'Breil - Le château de Malamort - Le retour du grand casseur d'os - Airole - Breil: une marche internationale.



Au sommaire du n° 20: La Brigue, Tende et Fontan: Faits marquants de 1944 - La Lavande - A propos des gravures de la vallée des merveilles - A la découverte de nos artistes du haut-pays.



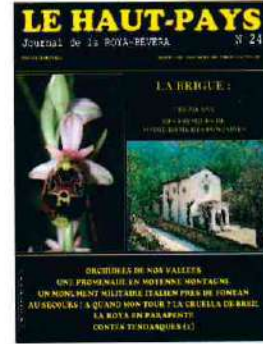
Au sommaire du n° 21: Le dernier cheval de labour de Sospel - Route de la Roya: colère et espoirs - Quel avenir pour la ligne Nice - Coni ? - Quelques faits de l'histoire de Saorge - La tourte à l'ail de La Brigue



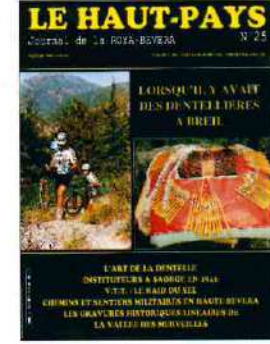
Au sommaire du n° 22: L'activité des partisans à Tende - L'eau miraculeuse - Carpe diem - Extension de l'ecomusée du Haut-Pays - La légende de la sorcière de la Valmasque - Art et culture: Eugène Comencini - Sospel: images d'un transport en 1929



Au sommaire du n° 23: Morignole, les racines et le présent - Le bain de sémité à Saorge - Le chasseur «P 47» de Tende - Travaux de forge à Sospel - Roya-Bevera Magazine - Une petite randonnée en pays brigasque



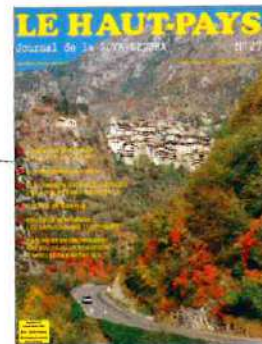
Au sommaire du n° 24: La Brigue: Les 500 ans des fresques de Notre Dame des Fontaines - Orchidées de nos vallées - Une promenade en moyenne montagne - Un monument militaire italien près de Fontan - La cruella de Breil - La Roya en parapente - Contes tendasques (1).



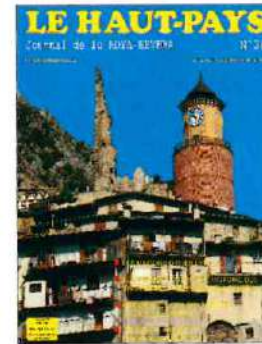
Au sommaire du n° 25: Lorsqu'il y avait des dentellières à Breil - L'art de la dentelle - Instuteurs à Saorge en 1946 - V.T.T.: Le raid du sel - Chemins et sentiers militaires en haute Bévéra - Les gravures historiques linéaires de la Vallée des Merveilles - Roya-Bévéra Magazine.



Au sommaire du n° 26: Parlo a la péiro - Souvenirs de l'école primaire de Saint-Dalmas de Tende - A la découverte d'un point de vue remarquable: l'Arpette - Roya: La vallée de toutes les merveilles - Les accidents lors de la construction et l'exploitation de la voie ferrée Nice - Coni - Le monument aux morts de Moulinet - Roya-Bévéra magazine - Cuisine traditionnelle en pays niçois: Le vin de noix et la pommade au basilic.



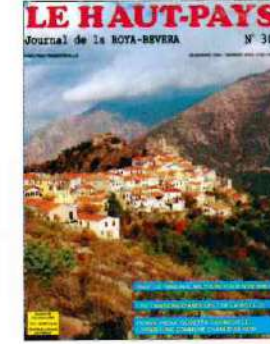
Au sommaire du n° 27: Le sentier botanique de Sospel à Olivetta - La foire de nos vallées - Les grandes dates de l'histoire de la Roya et de la Bévéra - L'école de Granile - L'édition régionale - Crues de Septembre - Souvenirs de guerre - Peintre à Saorge.



Au sommaire du n° 28: Les maisons d'abeilles de la Roya - Les grandes dates de l'histoire de la Roya et de la Bévéra (2) - Bonaparte et la Roya en 1794 - La prise de Saorge - Le livre blanc de la Transeuropéenne E74 - Manifestations pour la route du col de Tende - Une randonnée au départ de Fontan.



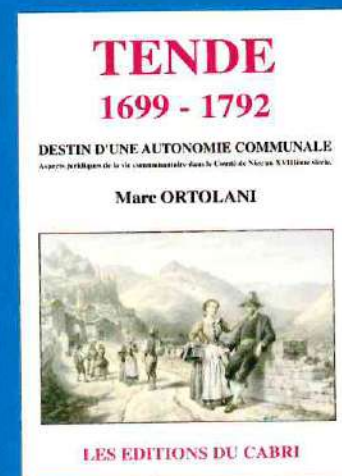
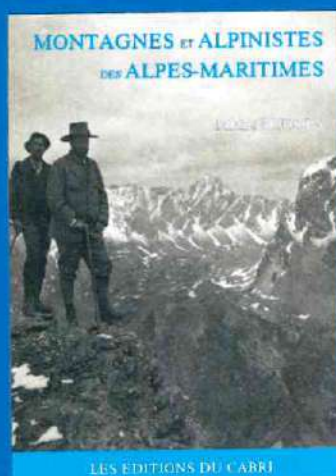
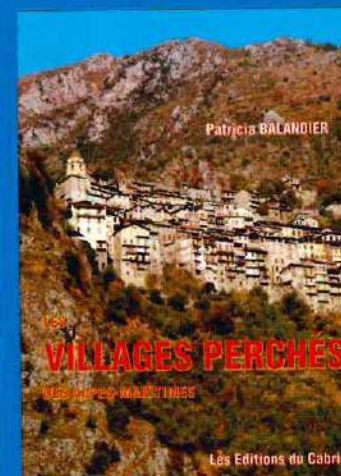
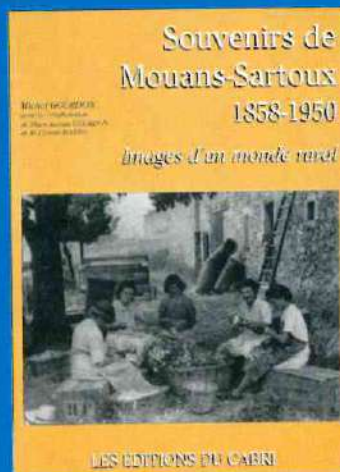
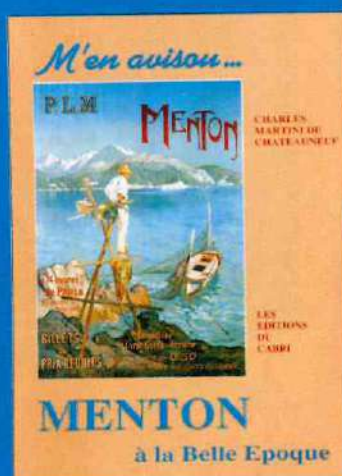
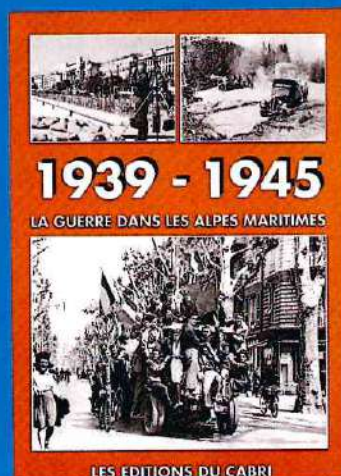
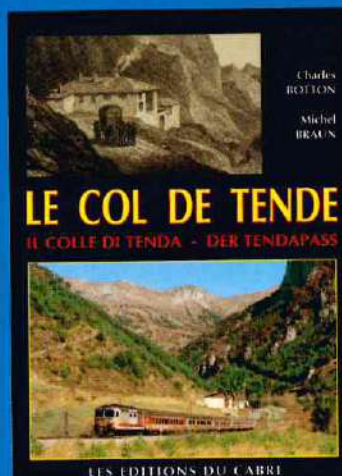
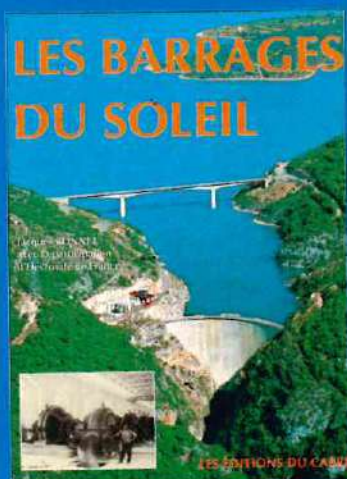
Au sommaire du n° 29: Souvenirs de grands-pères de Libre et Olivetta - Dentelles du Piémont et de la Roya - La centrale électrique de Sospel - Les maisons des abeilles de la Roya (1) - La «Stacada» de Breil 1994, images souvenirs.



Au sommaire du n° 30: Les maisons des abeilles de la Roya (2) - Le tribunal militaire italien de Breil en 1943 - Penna, Piena, Olivetta - S. Michele - La «petite histoire» du Haut-Pays.

LES EDITIONS DU CABRI

LES BEAUX LIVRES DU PAYS D'AZUR



DISPONIBLES CHEZ VOTRE LIBRAIRIE OU
DIRECTEMENT CHEZ L'EDITEUR:
LES EDITIONS DU CABRI
06540 - BREIL-SUR-ROYA

Téléphone: 93.04.46.91 - Télécopie: 93.04.92.23
(Catalogue complet et gratuit sur simple demande)

TOUS NOS OUVRAGES SONT EXPEDIES
AUX PARTICULIERS, AU PRIX DE LIBRAIRIE,
SANS SUPPLEMENT POUR FRAIS DE PORT
DANS DES EMBALLAGES RENFORCES

(Livraison en 24 heures dans les Alpes-Maritimes et le Var)

LES TROUPES FRANCAISES EN BEVERA ET BASSE ROYA

Durant tout l'hiver, les forces allemandes se retranchent derrière la frontière italienne, effectuant de multiples destructions afin d'empêcher toute avance des alliés en Ligurie. Le 25 avril, les soldats français en poste au Pont Saint-Louis voient arriver avec surprise des habitants de Vintimille brandissant un drapeau blanc et annonçant que la ville est libre de tout occupant. A 18 heures, les premières patrouilles du B.M. 5 français entrent dans la ville. Dans la moyenne Roya, les hommes du 22ème B.M.N.A. cherchent à descendre vers Vintimille depuis Breil. A l'approche du poste frontière de Piena, le lieutenant Fèvre, commandant la 4ème compagnie, est tué par un «sniper» allemand isolé, caché près du bâtiment de la gare. Compagnon de la Libération, il sera l'un des derniers tués de la 1ère D.F.L.

Depuis Sospel, la progression est aussi délicate. La 1ère compagnie se heurte à des champs de mines et plusieurs tirailleurs sont blessés avant d'atteindre le village d'Olivetta. La 2ème compagnie peut continuer jusqu'au hameau de San Michele. Puis, le bataillon descend en marche forcée jusqu'à Vintimille qu'il atteint vers 21 heures.

Ci-dessous et ci-contre, des soldats français occupent le terrain le long de la Bévéra.

Collection Jean-Pierre Garacio



A TRAVERS LE HAUT PAYS DÉVASTÉ

CASTILLON

Sur les hauteurs de Castillon se trouve un gros fort de la ligne Maginot. A la fin de l'année 1944, les soldats allemands s'y installent, après avoir évacué Nice. Durant plusieurs semaines, le site du village de Castillon va donc se trouver sous le feu des canons américains, puis allemands, qui font 4 morts parmi la population. Le village, complètement dévasté, ne pourra d'ailleurs pas être reconstruit sur place.
Collection Pierre Millo



Trois vues du village de Castillon en 1946.
Collection Pierre Millo



*Le village de Castillon en 1947 durant le chantier de démolition des ruines.
Collection Pierre Millo*



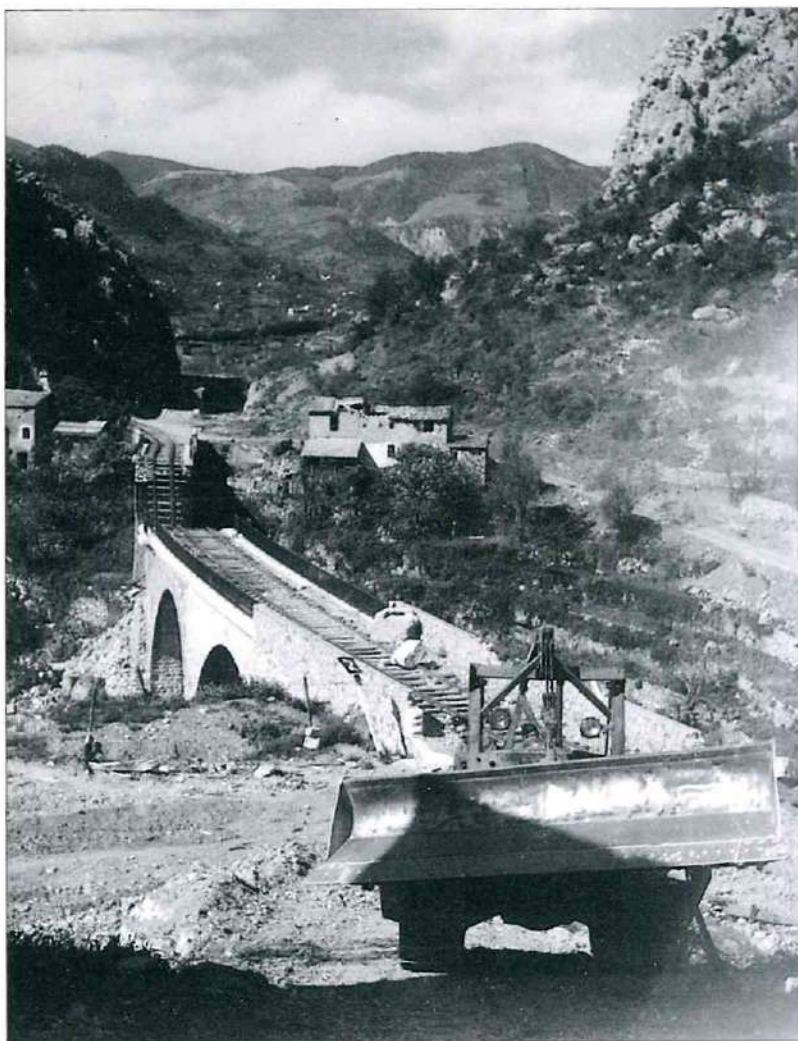


A TRAVERS LE HAUT PAYS DÉVASTÉ

SOSPEL

Sospel connaît son premier bombardement le 2 septembre 1944. Le lendemain, dès 14 h 20, c'est un véritable déluge d'acier qui s'abat durant une demi-heure sur la ville, touchant une centaine de maisons et coupant l'électricité, l'eau et le téléphone... Les Sospellois vont alors vivre un hiver terrible, pris en tenaille entre les Alliés qui sont entrés à Sospel le 28 octobre, sous la neige, et les Allemands qui tiennent les crêtes. Le village de Moulinet, où les Allemands ont installé des pièces d'artillerie sur la grande place, est bombardé dès le 4 septembre. Le 13, les habitants sont rassemblés pour être évacués vers Sospel, mais ils sont pris sous le tir de l'artillerie américaine. Il en sera de même le 29 septembre lorsque la colonne de civils tentera de grimper le col de Brouis, sous les bombes. Sur cette page, quelques vues de Sospel fin octobre 1944 : de haut en bas, le "Pont Vieux", la maternité et le pont de la Concorde. Collections Editions du Cabri et Jean-Pierre Garacio





Lors de l'arrivée des troupes américano-canadiennes sur les hauteurs de Sospel début septembre 1944, une batterie allemande s'est installée à l'abri du tunnel du mont Grazian de la voie ferrée Sospel - Breil. Cet ouvrage est aussi utilisé pour stocker des munitions. Le quartier de Caï sera donc pilonné durant plusieurs jours par les canons américains, et les campagnes environnantes dévastées. Pour protéger leur fuite, les Allemands détruisent le viaduc de la Basséra et l'entrée sud du tunnel dans la nuit du 27 au 28 octobre 1944.

Collections Editions du Cabri et Jean-Pierre Garacio



RAPPORT DU GÉNÉRAL GOUDOT, DÉLÉGUÉ DÉPARTEMENTAL DE L'ENTRAIDE FRANÇAISE, SUR LA VISITE EFFECTUÉE À MOULINET LE 16 MARS 1945

«Avant le départ, les Allemands ont saccagé la localité, maison par maison, puis ces maisons ont été pillées successivement par les Allemands et les premières troupes d'occupation américaines. L'ensemble de la commune donne l'aspect d'une désolation profonde. Les rues et les ruelles sont encombrées de papiers, de fourrage, de débris de toute nature, un cheval mort dont il ne reste que le squelette est resté sur place.

J'ai visité un certain nombre de maisons, elles donnent toutes le même spectacle de mort. Portes et fenêtres sont enfoncées souvent à la hache, les meubles, armoires, buffets, commodes, sont éventrés, les bois de lits et les petits fourneaux de ménage, souvent brisés, papiers, vaisselle, marmites, souvenirs de famille, linge, étoffe, matelas, sommiers, tables, chaises, bancs, parfois des tas de denrées alimentaires, haricots ou maïs, une fortune par les temps qui courent, jonchent, pêle-mêle, le plancher ou le sol battu des diverses pièces. Les toits étant effondrés, dès les pluies de printemps, toutes ces richesses seront irrémédiablement perdues si on n'y met pas bon ordre.

Il en est de même de la Mairie, beau bâtiment, ouvert à tous les vents, toutes les archives, les plans cadastraux, les livres d'une bibliothèque qui devait être bien montée, sont répandus sur le plancher où n'importe qui peut les piétiner ou les emporter.»

Source : A.D.A.M. 168 W 2





Le quartier de La Giandola à Breil a été dévasté par les bombardements aériens du 19 août 1944 puis par les tirs de l'artillerie alliée de l'hiver 1944-45. L'hôtel des Etrangers, au premier plan, ne sera jamais plus reconstruit.

A TRAVERS LE HAUT PAYS DÉVASTÉ

LA MOYENNE ROYA

Comme à Sospel, à Breil plusieurs ouvrages routiers et ferroviaires sont détruits durant l'hiver 1944-45 par les soldats allemands. La ligne de front se situant alors entre Sospel et Breil, afin de gêner les transports de troupes allemands, les Alliés bombardent la gare de Breil à plusieurs reprises, en particulier le 12 septembre 1944. Sur cette page sont rassemblées les trois premières photos réalisées par l'armée française à Breil et Fontan fin avril 1945. Ci-dessus La Giandola de Breil, lieu de transbordement où les marchandises arrivant de Nice et Sospel par le col de Brouis étaient prise en charge par des convois de mulets. Ceux-ci remontaient la Roya par une piste provisoire tracée dans le lit de la rivière. Entre Fontan et St. Dalmas-de-Tende le tracé de la voie ferrée était aussi utilisé. Ci-dessous le viaduc de Scarassouï et une jeep militaire au débouché de la piste provisoire à St. Dalmas. Collections Editions du Cabri, D.D.E. et Jean-Pierre Garacio



«J'AI ETE LE PREMIER A ENTRER DANS BREIL LIBERE»

«En débouchant du sentier muletier qui descend sur Breil, je crus retrouver le village tel qu'il était avant-guerre. Sous un pont se profilait la silhouette d'un douanier avec son pantalon à bandes rouges et sa veste bleue et, de loin, les maisons semblaient intactes. Mais ce douanier n'était qu'un soldat qui, pour amuser ses camarades, avait revêtu la tenue de ce cerbère des frontières. Ce civil était un de ceux, une dizaine, qui avaient accepté de travailler pour les Boches et les maisons étaient meurtries d'éclats d'obus, leurs fenêtres donnant le jour sur des chambres délabrées.

Les bâtiments de la gare, de l'école communale, ont peu souffert des bombardements, mais le village porte de nombreuses blessures. On dirait qu'un typhon a passé sur Breil, coupant les branches des platanes de la grande rue, arrachant les tuiles, brisant les vitres, faisant s'écrouler les vieux bâtiments. "Toutes les maisons ont été minées par les Boches, me dit un officier. Dans celle où le commandant a établi son P.C., nous avons trouvé trois mines : dans le frigidaire, dans la cuisinière et dans une commode". Après la visite du village, nous nous installons sur la terrasse de la maison du dentiste et, simplement, le commandant me raconte comment les petits gars de la Division Française Libre ont pris Breil.

Une première attaque fut déclenchée mardi dernier. Les petits gars de la D.F.L. se frayèrent un chemin à travers les champs de mines jusqu'au col de Brouis où un soldat muni d'un lance-flammes réussit à s'approcher jusqu'à quinze mètres d'une casemate mais, à ce moment, l'ennemi fit tomber une pluie de mortiers et nos hommes durent s'entourer d'un rideau de fumigène pour protéger leur retraite. L'attaque avait échoué mais ce n'était que partie remise. Officiers, hommes de troupe attendaient une nouvelle occasion. Elle eut lieu dimanche matin. Après une violente préparation d'artillerie, les sections formées d'anciens F.F.I. de l'Isère et de Provence partirent à l'assaut. «Les jeunes ont été formidables, me dit un officier, un ancien du Vercors : ils ont collé au barrage d'artillerie d'une façon étonnante". L'ennemi, qui risquait d'être coupé de ses bases par l'avance de nos hommes, abandonna le fort de Brouis, qui fut pris à 14 h 30 ainsi que celui du Bosc. Et de ces deux arêtes, les sections commencèrent à descendre sur Breil, à travers la forêt infestée de mines. Le soir, les premiers Français entraient dans le village et un lieutenant plantait sur l'église notre drapeau. (...)

Source : Georges MARS, L'Espoir de Nice, mardi 17 avril 1945.



Du 28 juillet au 19 août 1944 ainsi que le 12 septembre, la gare de Breil est prise comme objectif par les bombardiers alliés qui dévastent les installations ferroviaires. Durant la seule attaque du 19 août, la gare a reçu 72 bombes de gros calibres. Collections Editions du Cabri et D.D.E.



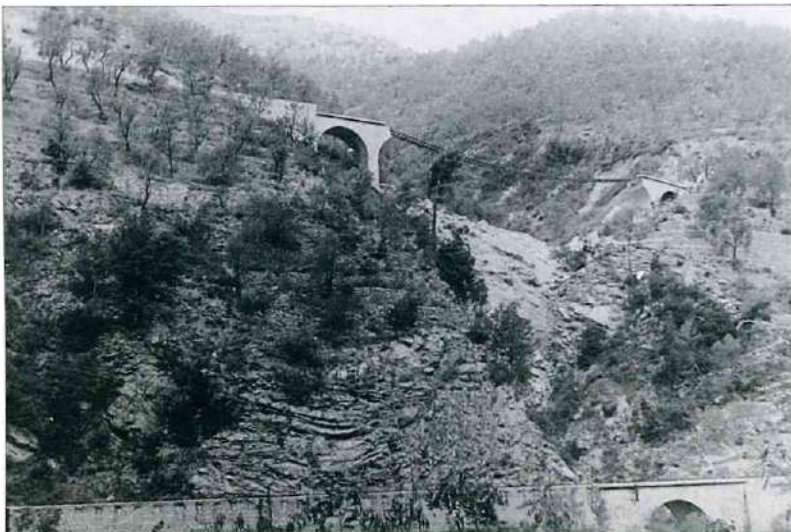
Les tunnels de Gigne et Caranca des lignes ferroviaires conduisant à Vintimille et Sospel ont été dynamités par les troupes allemandes fin octobre 1944.

Collection Editions du Cabri





Le pont routier de l'Arbusset sur la route de Vintimille, détruit une première fois par le génie militaire français en 1940 a été reconstruit fin 1940, puis redétruit par l'armée allemande à l'automne 1944. Collection D.D.E.



Ci-dessus le pont de Bancao de la ligne Breil - Sospel et ci-dessous l'entrée côté Breil du tunnel du Mont Grazian. Ils ont tous deux été détruits par les Allemands à l'automne 1944, lors de l'arrivée des troupes américaines à Sospel.

Collection D.D.E.



Afin de déminer les campagnes et reconstruire les ponts et viaducs routiers détruits durant l'hiver 1944-45, un certain nombre de prisonniers allemands ont été gardés à Breil. Ci-contre, un groupe d'entre eux remonte vers La Giandola durant l'été 1945 pour aller participer à la remise en état des campagnes dévastées. Collection D.D.E.





LA PRÉPARATION DE L'ACCUEIL DES RAPATRIÉS DE LA ROYA ET DE LA BEVERA

«Les renseignements que nous avons sur ces populations nous font prévoir qu'elles nous arrivent dans un état très misérable à tous points de vue. En particulier, elles manquent totalement de vêtements, de chaussures, de linge de corps et de couvertures.

Leurs maisons ayant été totalement pillées par les diverses troupes qui y ont séjourné dans les fluctuations des opérations de cet hiver, il ne faut pas prévoir qu'elles puissent retrouver chez elles quoi que ce soit.

Nous allons être amenés à un effort considérable en leur faveur, l'Administration et le commerce local étant malheureusement très mal approvisionnés, nous vous demandons en conséquence de vouloir bien nous envoyer, le plus rapidement possible, des effets sinon neufs du moins de bonne qualité, pour compléter notre stock de prévision.»

Source : Lettre adressée le 12 avril 1945 par le général Goudot au président national de l'Entraide Française (A.D.A.M. 168 W 7).

LA PRÉPARATION DU RETOUR DES REFUGIÉS DU CANTON DE BREIL PAR LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE ET PAR L'ENTRAIDE FRANÇAISE LE 12 MARS 1945

«La séance est ouverte par le général Goudot qui passe la parole à M. Voletti. Celui-ci donne d'abord les précisions suivantes sur les populations du canton de Breil et leur situation actuelle :

BREIL : 2.000 habitants dont 833 à Turin depuis le début novembre 1944 et 170 depuis le 17 décembre, 90 à Fontan-Saorge, 300 à Nice, ? dans les campagnes ou bois.

FONTAN : 800 habitants dont 400 à Turin depuis le 17 décembre 1944, 250 à Fontan, 50 à Nice, ? dans les campagnes ou bois.

SAORGE : 600 habitants dont 350 à Turin depuis le 17 décembre 1944, 50 à Saorge, 50 à Nice, ? dans les campagnes ou bois.

MOULINET : 500 habitants dont 454 à Coni depuis le début octobre 1944, 50 à Moulinet.

Récapitulation : Nombre de déportés en Italie 2207, soit Breil 1003, Fontan 400, Saorge 350, Moulinet 454.

Ce chiffre de 2207 personnes est très certainement inférieur à la réalité. En effet, d'après certains renseignements, un grand nombre de ressortissants du canton se serait arrêté dans différents villages du Piémont, notamment à Boves. En conclusion, sur les 5.000 habitants du canton, 2.200 réfugiés ont seulement été recensés : presque tous, d'ailleurs, se trouvent à Turin et à Coni. Le rapatriement se fera en commençant par les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les hommes. En principe, d'après les renseignements, les hommes de 16 à 40 ans sont toujours internés et n'ont pas été déportés. D'autre part, le retour dans les villages ne pourra s'effectuer que lorsque le déminage aura été assuré, opération très longue, à Breil seul il y a environ 2500 mines. L'Entraide Française s'est chargée de la question des vêtements et des vivres et a proposé d'installer des cuisines roulantes.»

Source : A.D.A.M., 168 W 2.

Les innombrables ouvrages détruits par les troupes allemandes en retraite, témoignent de la détermination fanatique des troupes nazies qui se sont retranchées dans nos villages durant l'hiver 1944-45.

De haut en bas :

L'entrée du village de Breil, le barrage de l'Energie Industrielle, le pont médiéval et le pont de la route nationale.

Le pont supérieur.

Le pont Charabot.

Le pont de Nice de la route nationale 204 qui surplombe la voie ferrée en aval de La Giandola.

Collections Editions du Cabri et D.D.E.



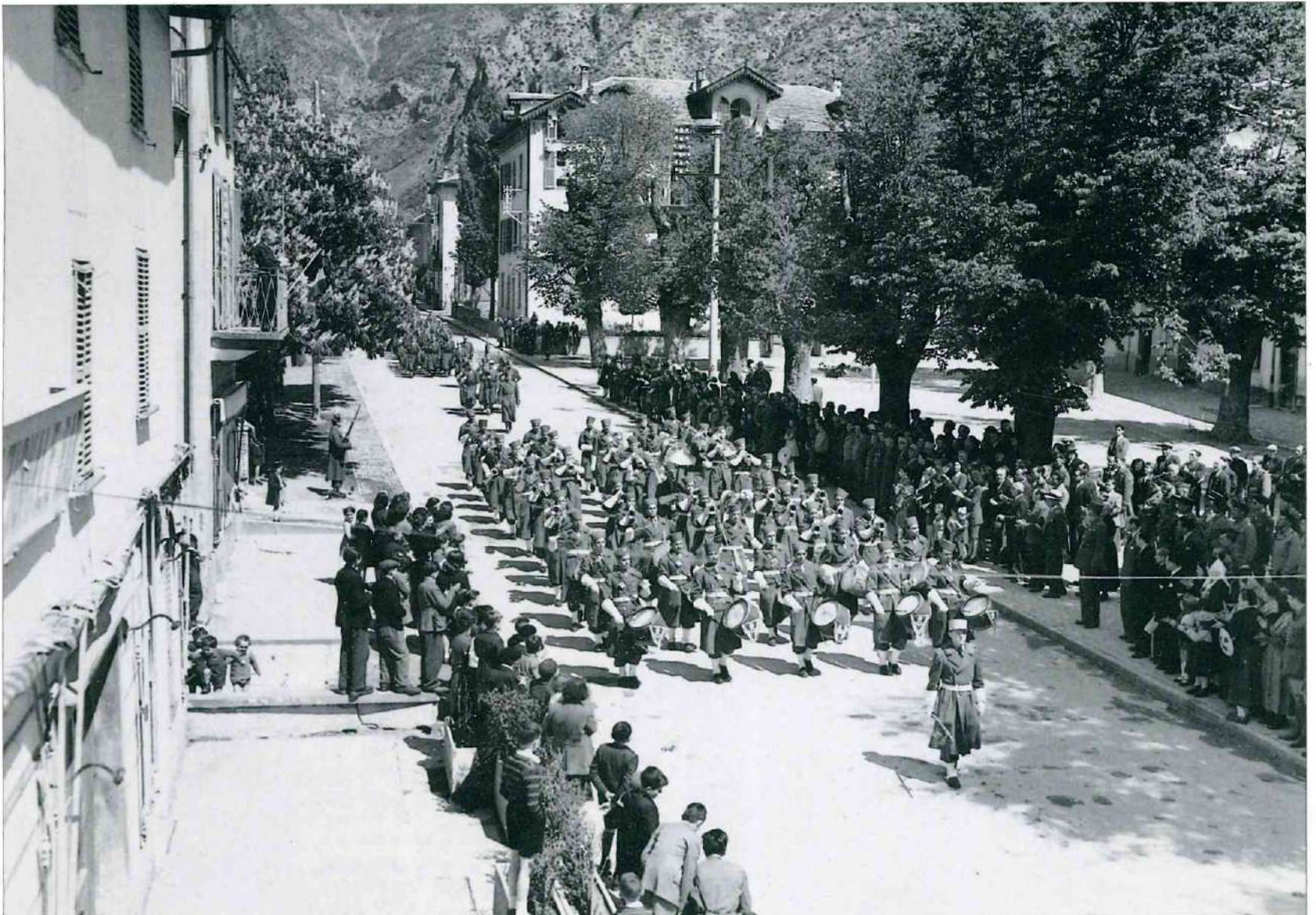
LA HAUTE ROYA LIBEREE

Le 26 avril 1945, le 29ème Régiment de Tirailleurs Algériens (colonel Widerspach Thor) nouvellement affecté au D.A.A. progresse vers Tende où il reçoit un accueil enthousiaste de la population. Le 28 avril à 5 heures du matin, une délégation de plus de 300 natifs de Tende et La Brigue quitte Nice pour rejoindre la Haute Roya. Ils y arrivent vers 18 heures, après treize heures de route (voir article dans le n°11 du Haut-Pays).

Le 6 mai, le général Doyen, accompagné du général Garbay, du préfet des Alpes-Maritimes et de nombreux élus, se rendent à Tende.

Ci-contre, le village de Tende tel que l'on découvrit les soldats français fin avril 1945.

Ci-dessous, la population tendasque endimanchée est venue assister au défilé du 29ème R.T.A.



Après avoir utilisé une piste de fortune tracée en partie dans le lit de la rivière, puis entre Fontan et St. Dalmas la voie ferrée dont les rails ont été démontés, les officiels n'ont qu'une solution: traverser à pied un tunnel ferroviaire de 1585 m éclairé par les lampes des tirailleurs algériens, placés tout au long du parcours.

Sur cette page, les personnalités officielles le 5 mai 1945 à La Brigue.

Toutefois, les accords internationaux obligeront les troupes françaises à quitter la Haute-Roya le 10 juillet 1945...

Ensemble des clichés relatifs à la journée du 5 mai 1945 en Haute-Roya, collection E.C.P.A. - S.I.R.P.A.



DOCUMENTS

La prise du massif de l'Authion par les troupes françaises a été ordonnée par des instructions confidentielles envoyées directement par le général de Gaulle puis par le général de corps d'armée Doyen. Nous reproduisons ici quelques uns de ces documents alors classés «TRES SECRET».

DÉTACHEMENT D'ARMÉE DES ALPES

ÉTAT-MAJOR

3^e Bureau

N° 122/3

TRÈS SECRET

PC, le 17 mars 1945

INSTRUCTION SECRÈTE N° 1 POUR LES COMMANDANTS DE SECTEUR

I. La situation générale ne fait pas apparaître comme probable une attaque en force de la part de l'ennemi. Son dispositif, nettement défensif et assez tenu d'ailleurs, est orienté nettement vers la défense des voies d'accès qui mènent en Italie, c'est-à-dire du nord au sud : col du Petit-Saint-Bernard, ensemble des cols du Mont-Cenis et du Genève, ensemble des cols de Larche et de Tende, région du littoral.

Toutefois, son activité actuelle fait apparaître comme probable la réoccupation des crêtes au fur et à mesure de leur déneigement, et des incursions dans les vallées en vue, soit d'opérer des destructions, soit d'y apporter le trouble.

D'autre part, le front actuellement tenu par le Détachement d'Armée des Alpes et qui résulte des opérations menées à la fin de l'été 1944, la plupart par des éléments FFI disposant de peu de moyens, est loin d'être satisfaisant, car l'ennemi a gardé en sa possession, non seulement des cols de la chaîne frontrière, mais à chacun d'eux une tête de pont en territoire national qui, pour certains, est profonde. Cette situation est particulièrement intolérable en Maurienne, en Ubaye et dans la région de l'Authion. Elle s'aggravera sur l'ensemble du front lorsque les cols seront déneigés.

II. En conséquence des considérations ci-dessus :

- toutes les positions actuellement tenues seront conservées;
- interdire toute incursion d'éléments légers ennemis dans les vallées;
- au fur et à mesure de la fonte des neiges, les crêtes seront réoccupées avant que l'ennemi ne s'y installe;
- au cas où une attaque en force de l'ennemi se produirait, sur tout ou partie du front du Détachement d'Armée des Alpes, cette attaque devra être brisée en dernier lieu sur une position de résistance jalonnée comme suit :

Dans le secteur nord : col du Bonhomme, Bourg-Saint-Maurice, col du Palet, col de la Vanoise, Modane, col des Rochilles;

Dans le secteur centre : cols du Chardonnet et du Granon, le Rocher de Dix-Heures, le plateau de Gondrans, Château-Queyras, Tournoux, col de Restefond;

Dans le secteur sud : par la crête entre le Var et la Tinée supérieure, les ouvrages de Rimplas, Flaut, Gordelo, Monte-Grosso, Sainte-Agnès, Cap Martin.

III. Enfin, pour rendre plus facile l'accomplissement de la mission de couverture confiée au Détachement d'Armée des Alpes et libérer les parcelles du sol national encore tenues par l'ennemi, il y a lieu de préparer, dès maintenant, des opérations ayant pour but de rejeter au-delà de la chaîne principale des Alpes les éléments qui se sont maintenus sur leur versant ouest.

Ces opérations seront entreprises dès que les moyens nécessaires pour les conduire à bien pourront être réunis.

Ces opérations viseront :

Pour le secteur nord : à dégager les cols du Petit-Saint-Bernard et du Mont-Cenis;

Pour le secteur centre : à dégager le col de Larche;

Pour le secteur sud : à reprendre le massif de l'Authion et à rejeter l'ennemi sur le col de Tende.

Les commandants de secteur entreprendront dès maintenant l'étude de ces opérations. Ils en indiqueront les grandes lignes ainsi que les moyens de toutes sortes, calculés avec soin, qui leur apparaîtront strictement nécessaires pour les mener à bien. Ces études devront parvenir au commandant du DAAIp pour le 1^{er} avril au plus tard.

Le général de corps d'armée DOYEN,
commandant le DAAIp

Signé : DOYEN.

Destinataires :

6^e groupe d'armées US (Tac. et Main.) « à titre de CR »;

Secteurs nord, centre et sud « pour exécution »;

Transmissions, artillerie, génie, matériel, aviation du DAAIp « pour exécution »;

2^e et 4^e bureaux « pour information ».

DÉTACHEMENT D'ARMÉE DES ALPES

ÉTAT-MAJOR

3^e Bureau

N^o 307/3

TRÈS SECRET

PC, le 1^{er} avril 1945

INSTRUCTION PERSONNELLE ET SECRÈTE N^o 2
POUR LES COMMANDANTS DE SECTEUR

I. La situation générale exige que le Détachement d'Armée des Alpes prenne dès maintenant partout une attitude nettement offensive. L'activité déployée devra s'exercer sans arrêt et d'une manière croissante.

II. Pour maintenir l'ennemi dans l'incertitude de notre dispositif, de nos effectifs et de nos intentions sur tout le front, l'activité des patrouilles devra redoubler. Les sections d'éclaireurs skieurs devront exécuter des raids offensifs à la frontière et au-delà de la frontière, enlever des postes et ramener des prisonniers.

Dans toute la mesure du possible, les observatoires gênant nos mouvements dans les vallées devront être enlevés.

III. Les opérations prévues dans mon instruction n^o 122/3 du 17 mars 1945 (1) pour conquérir des positions de départ indispensables sur les grands axes routiers pénétrant en Italie, en vue du franchissement ultérieur de la frontière, seront exécutées aux dates ci-après :

Journée du 4 avril 1945

Dégagement du col du Mont-Cenis par la conquête de la crête Ouillon-des-Arcellins, col du Mont-Cenis, Turra, col de Sollières, col du Petit-Mont-Cenis, Malamot.

Journée du 9 avril 1945

Conquête du massif de l'Aution, exploitation en refoulant l'ennemi au-delà de la frontière.

Journée du 13 avril 1945

Dégagement du col de Larche, enlèvement des ouvrages fortifiés de Roche-la-Croix, Saint-Ours-Bas, Saint-Ours-Haut, exploitation en refoulant l'ennemi au-delà de la frontière.

Journées du 10 au 18 avril 1945

a. Achèvement du dégagement du col du Petit-Saint-Bernard.

b. Mettre la main sur les cols frontière, du col du Petit-Saint-Bernard au col de La Galise.

c. Conquête d'une base de départ en vue d'une offensive en direction de Turin. Cette action visera à la conquête de la région de Suse. Elle sera exécutée :

1^o par la 27^e division alpine attaquant sur l'axe col du Mont-Cenis - Suse;

2^o si possible par deux éléments de la 1^{re} division de marche d'infanterie attaquant sur l'axe col du Mont-Cenèvre - Oulx.

Les ordres pour la conduite de cette opération parviendront incessamment aux généraux commandant les 27^e division alpine et 1^{re} division de marche d'infanterie.

La participation des unités de la 1^{re} division de marche d'infanterie à cette opération sera conditionnée par la possibilité d'amener en temps voulu, à pied d'œuvre, les éléments nécessaires.

IV. Les commandants de secteur me feront parvenir d'urgence les ordres donnés par eux en exécution de cette instruction.

Signé : DOYEN.

PA : le général LORBER,
chef d'état-major.

Destinataires :

6^e groupe d'armées US (Tac et Main) « à titre de CR ».

Pour exécution :

Secteurs nord, centre et sud.

Copies à :

M. le Général d'armée, chef d'EMGDN;

Commandant de l'artillerie du DAAIp;

Lieutenant-colonel HUFFER;

2^e et 4^e bureaux.

DÉTACHEMENT D'ARMÉE DES ALPES

ÉTAT-MAJOR

N° 600/3

TRÈS SECRET

PC, le 26 avril 1945

INSTRUCTION PERSONNELLE ET SECRÈTE N° 3
POUR LES COMMANDANTS DES SECTEURS NORD, CENTRE ET SUD

I. Les indices de décrochage de l'ennemi sur la partie droite du secteur sud s'étant vérifiés exacts à la fin de la nuit du 24 au 25 avril, les éléments de première ligne engagés entre la côte et l'Aution ont maintenu le contact et occupé, dans la soirée du 25, Vintimille, Saorge, Fontan. Le 25 avril au soir, le général commandant le secteur sud déclenchait l'opération « Pingouin » en direction, à droite, de Tende et, à gauche, de Vinadio; cette opération était appuyée plus au nord par une action du secteur centre en direction du col de Larche.

Il paraît opportun de préciser dès maintenant dans ses grandes lignes l'intention du général commandant le Détachement d'Armées des Alpes quant au dispositif à réaliser une fois obtenus les résultats visés par l'opération « Pingouin ».

II. Il doit être entendu que les corps de troupe entrant en Italie doivent s'y présenter en amis venus pour délivrer les Italiens de l'occupation allemande.

En conséquence :

- les localités seront ménagées et les ordres nécessaires donnés pour éviter leur destruction par les tirs d'artillerie;
- partout où des maquis italiens seront identifiés, il y aura lieu de se mettre en liaison avec eux en vue d'un travail commun;
- pour l'installation des cantonnements dans les localités, les mesures réglementaires seront observées.

Toutefois, les commandants de secteur intéressés ne devront pas perdre de vue que les ordres de progression envisagés ci-après sont impératifs et que si des éléments, quels qu'ils soient, veulent entraver leur exécution, toute résistance qui se présenterait serait à briser par la force.

III. L'idée maîtresse du dispositif futur réside dans la constitution :

- d'un groupement offensif orienté face au nord, dans la région de Coni;
 - d'un autre groupement offensif au nord-ouest de Suse;
- tout en assurant la garde et la surveillance de la frontière définie comme suit dans la partie sud : ligne de partage des eaux à l'est de la Roya, col de Tende, Tinibras, etc.

IV. Le groupement offensif de Coni sera constitué par la 1^{re} division de marche d'infanterie dont le dispositif général pourrait être le suivant :

- avant-gardes sur la ligne Saluces, Savigliano; les gros étant dans la région Borgo-San-Dalmazzo, Coni.

V. Le groupement offensif de Suse sera constitué par le gros de la 27^e division qui doit se préparer à conduire un ensemble d'opérations destinées à dégager la région Mont-Cenis, Mont-Genèvre par l'occupation de la vallée de la Dora Riparia à l'ouest de Suse.

Pour cette action, la 27^e division pourra vraisemblablement disposer d'un groupement comprenant un bataillon (24^e bataillon de chasseurs alpins) appuyé par un groupe d'artillerie de montagne (69^e RAM) renforcé ultérieurement d'un second groupe, l'ensemble débouchant en direction de Césanne ou Oulx.

Les éléments de la 27^e division actuellement engagés en Ubaye seront ramenés sur cette grande unité une fois réalisée la manœuvre sur Vinadio.

VI. L'ensemble du dispositif comprendrait :

Au sud : de la mer au pic des Trois-Évêchés, aux ordres du général d'infanterie coloniale MARCHAND (dès son arrivée) : le 18^e régiment de tirailleurs sénégalais, le III/16^e régiment de tirailleurs sénégalais, le 29^e régiment de tirailleurs algériens, d'une part, assurant la fermeture hermétique de tous les passages existant sur la frontière géographique et disposant d'une garnison importante à Vintimille;

Le 3^e régiment d'infanterie alpine, d'autre part, regroupé dans les vallées de la Tinée et de la Vésubie et assurant la fermeture des passages de la chaîne des Alpes entre le mont Clapier et le pic des Trois-Évêchés;

Au centre : le 141^e régiment d'infanterie (2 bataillons) et le 99^e régiment d'infanterie alpine, du pic des Trois-Évêchés au mont Thabor

Nota : les éléments disponibles du 99^e régiment d'infanterie alpine participeront au dégagement de la région Mont-Genèvre, Mont-Cenis (1).

Au nord : le minimum strictement indispensable aux missions de surveillance de la frontière sera prélevé sur la 27^e division.

VII. Un effort particulier sera porté par tous les éléments du DAAIp pour la remise en état des voies de communications; l'aide maxima des ponts et chaussées sera demandée par le génie; l'accélération de la remise en état des voies ferrées Modane, Briançon fera l'objet d'une intervention à Paris.

VIII. Les commandants des grandes unités et du secteur centre étudieront la présente instruction dans les délais les plus courts. Ils adresseront les propositions qu'ils auraient à faire, soit sur le plan tactique, soit sur celui des besoins matériels. A ce dernier sujet, il leur est signalé que les moyens supplémentaires susceptibles d'être mis à la disposition du DAAIp seront certainement très faibles. Il a été notamment précisé à Paris le 25 avril qu'aucun habillement n'était susceptible d'être envoyé sur le front des Alpes.

Quelles que soient les difficultés rencontrées, de quelque ordre que soient les obstacles à vaincre, le général commandant le DAAIp sait qu'il peut compter sur l'allant endiablé et l'esprit de sacrifice de tous.

Le général de corps d'armée DOYEN,
commandant le DAAIp.
Signé : DOYEN.

Destinataires :

Secteurs nord, centre, sud, pour « exécution ».
Général MARCHAND
Commandant d'artillerie du DAAIp
Commandant d'aviation du DAAIp
Commandant du génie du DAAIp
Commandant des transmissions du DAAIp } « pour information ».
Directeur du service de santé
2^e et 4^e bureaux
Général commandant le 6^e groupe d'armées US } à titre de CR.
Général en chef de l'EMGDN

GOUVERNEMENT MILITAIRE DE LYON
XIV^e RÉGION
Le Gouverneur
Le général DE GAULLE

Le 24 avril 1945

NOTE POUR LE GÉNÉRAL COMMANDANT LE DÉTACHEMENT D'ARMÉE DES ALPES

La région des Six-Communes jusqu'au col de Tende inclus et la région de la Basse-Roya y compris Vintimille, doivent être annexées à la France.

Ces régions, une fois enlevées à l'ennemi, seront placées jusqu'à nouvel ordre sous l'autorité du général commandant le Détachement d'Armée des Alpes qui en assurera l'administration.

Il utilisera dans ce but les moyens et personnels administratifs qui ont été préparés par le Préfet des Alpes-Maritimes, avec qui il se tiendra en liaison étroite à ce sujet.

Signé : DE GAULLE.

Copie certifiée conforme :

Le commandant CHALANDON,
Chef de cabinet du gouverneur militaire de Lyon.
Signé : CHALANDON.

LES EDITIONS DU CABRI

LES BEAUX LIVRES DU PAYS D'AZUR

CONTES D'EN HAUT

de Nandou et Meni

par Antonin STEVE dit Toni BALONI



LES EDITIONS DU CABRI

CONTES D'EN HAUT

par Antonin Steve dit Toni Baloni

Antonin Steve, de Pélasse dans la Vésubie, est connu pour ses écrits sous le nom de Toni Baloni. Ecole primaire, Cours complémentaire, Ecole Normale de Nice, enseignant, voyageur épris de liberté, il a toujours gardé fièrement en son cœur ses racines et surtout son « patois » vésubien: « la lenga dou siù bres » qu'il a parlée avant le français. Et c'est bien sûr dans ce « gavouot » qu'il a écouté les « cuents », les dires de ses parents et grands-parents, de tante Meni et de parrain Nandou. Et c'est toujours dans cette langue qu'il pense et s'exprime le mieux.

Il a compris très vite qu'avec le dépeuplement de sa montagne disparaissent les activités ancestrales et avec elles se perdent les gestes, les outils, les habitudes et surtout le vocabulaire, les MOTS précis, justes, variés, chantants ou gutturaux. Il a donc voulu éviter l'oubli de tout ce patrimoine, en laisser une trace à ses petits-enfants afin qu'ils puissent un jour imaginer ce que fut la vie de leurs ancêtres.

Depuis 20 ans, la revue « LOU SOURGENTIN » qui était née de la même volonté, a compris ce besoin et l'a encouragé en lui ouvrant ses pages: la première « pagina en gavouot ». Plus de 30 textes y ont été publiés. « La BELUGADA » a chanté ses poésies. En même temps, il a entrepris de retracer méthodiquement la vie en montagne telle qu'il l'a vécue enfant: la vie rude de ces hommes et de ces femmes au fil des jours, des saisons et des travaux des champs, au voisinage des animaux domestiques ou sauvages, avec leurs peines et leurs joies. Vous trouverez ici le fruit de ce long travail avec, pour certains, le plaisir de retrouver à chaque page une expression ou un geste qui les ramènera à leur enfance, pour tous la joie de la découverte du Haut-Pays traditionnel dans le parler « d'en-haut » ou simplement dans la traduction française.

Un volumineux ouvrage de 384 pages au format 16 x 24 cm, agrémenté d'une trentaine d'illustrations.

Prix de vente: 198,00 francs

LES EDITIONS DU CABRI

Quartier Verpierre

06540 Breil-sur-Roya (France)

Téléphone: 93.04.46.91 Télécopie: 93.04.92.23

Ces livres peuvent être commandés directement chez l'éditeur (sans supplément pour frais de port) ou chez votre libraire habituel.

TENDE 1699 - 1792

DESTIN D'UNE AUTONOMIE COMMUNALE

Aspects juridiques de la vie communautaire dans le Comté de Nice au XVIIIème siècle.

Marc ORTOLANI



LES EDITIONS DU CABRI

TENDE 1699 - 1792

par Marc Ortolani

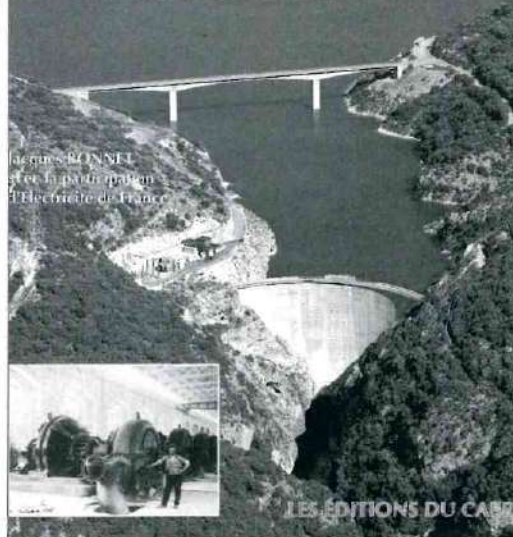
Entre la fin du XVIIème siècle, marquée par la destruction du prestigieux château de Tende, et la fin du XVIIIème siècle qui voit à la fois l'ouverture d'une voie routière à vocation internationale et l'aube des Révolutions, la communauté de Tende connaît une évolution fondamentale. En quelques décennies, elle passe d'une organisation traditionnelle relativement autonome, à un système administratif centralisé, imposé par l'Etat piémontais. Les principes et les pratiques de la politique locale sont à jamais anéantis.

Son économie, dont les principes remontent au Moyen Age, où se sont en particulier fixées les règles relatives à l'utilisation des bandites, est elle-même transformée. A côté d'une agriculture réduite à l'essentiel, et d'une vie pastorale aussi complexe qu'intense, la route introduit des activités nouvelles: parallèlement aux transports muletiers sur la voie du sel, se développent les exploitations forestières et minières. Mais l'appartenance à l'Etat de Piémont-Sardaigne entraîne aussi les guerres qui se succèdent tout au long du XVIIIème siècle avec de tragiques conséquences financières. Aux guerres s'ajoutent les épidémies comme les aléas d'une vie quotidienne toujours trop rude. Pour faire face à ces agressions, ce n'est qu'autour de ses pratiques traditionnelles, de la solidarité de ses membres, que la communauté de Tende réussit à préserver son identité.

Un volumineux ouvrage de 536 pages au format 16 x 24 cm, agrémenté d'une cinquantaine d'illustrations dont 23 en couleurs.

Prix de vente: 248,00 francs.

LES BARRAGES DU SOLEIL



LES BARRAGES DU SOLEIL

par Jacques Bonnet

Il y a un siècle à Nice, l'électricité illumine l'avenue de la gare, la place Masséna et les jardins du Paillon. L'année suivante, le modeste village de St. Martin-Vésubie est éclairé lui aussi. Jacques Bonnet se penche sur la grande aventure de la naissance et du développement de l'hydro-électricité dans le Sud-Est de la France, de Ste Tulle à St Dalmas-de-Tende.

Un volumineux ouvrage de 160 pages au grand format 24 x 32 cm, riche de plus de 300 photos dont une cinquantaine en couleurs.

Prix de vente: 298,00 francs.

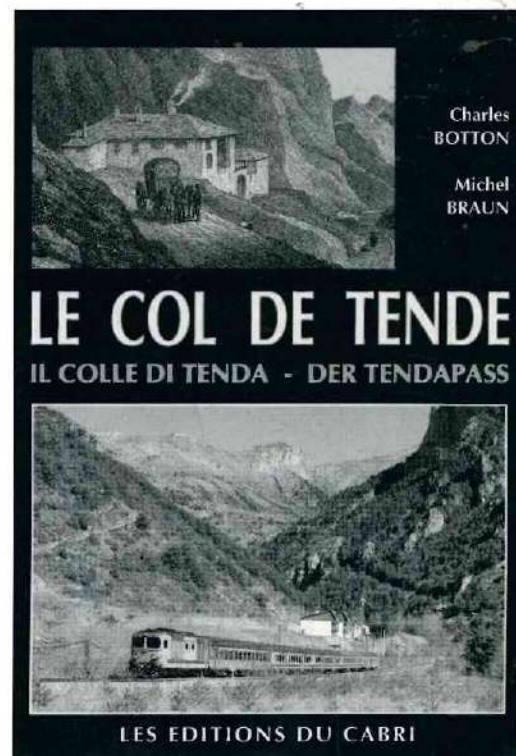
LE COL DE TENDE

par Michel Braun et Charles Botton

Depuis la nuit des temps, le Col de Tende est un lieu de passage privilégié entre la Méditerranée et la Plaine du Pô. Ce livre retrace l'histoire, de l'époque des caravanes de mulets chargés de sel jusqu'à nos jours, avec la remarquable ligne de chemin de fer Nice - Coni et les projets d'amélioration de cette « Route de l'Europe ».

Un volumineux ouvrage de 260 pages au grand format 24 x 32 cm, riche de plusieurs centaines d'illustrations.

Prix de vente: 450,00 francs.



Charles
BOTTON

Michel
BRAUN

LE COL DE TENDE

IL COLLE DI TENDA - DER TENDAPASS

LES EDITIONS DU CABRI